



Patrick Minder

La Suisse coloniale

Les représentations de l'Afrique et des Africains
en Suisse au temps des colonies (1880-1939)

L'analyse de la nature et de la diffusion du discours colonial éclaire l'état d'esprit qui régnait en Suisse au sujet des Africains. De multiples sources sont sollicitées dans cette étude pour illustrer la force de l'imprégnation d'une mentalité coloniale au cœur d'un pays *a priori* peu concerné par l'impérialisme, faute de posséder des colonies.

Or, affirmer que «*la Suisse est coloniale*» ne se mesure pas seulement à l'aide des mouvements migratoires, de l'analyse des flux économiques et de la recherche des traces laissées par de nombreux Suisses dans les pays colonisés. Cet ouvrage prend le contre-pied de l'histoire économique et politique traditionnelle en inscrivant le concept de *colonialité* de la Suisse dans le champ de l'histoire culturelle.

Patrick Minder, docteur en sciences humaines et sociales (histoire) est professeur au Collège St-Michel de Fribourg en Suisse et maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Fribourg. Ses recherches en histoire culturelle sont consacrées à la perception des différences socioculturelles en Suisse.

ISBN 978-3-0343-0550-1



9 783034 305501
www.peterlang.com

La Suisse coloniale

Patrick Minder

La Suisse coloniale

Les représentations de l'Afrique et des Africains
en Suisse au temps des colonies (1880-1939)



PETER LANG

Bern · Berlin · Bruxelles · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Wien

Information bibliographique publiée par «Die Deutsche Nationalbibliothek»
«Die Deutsche Nationalbibliothek» répertorie cette publication dans la «Deutsche Nationalbibliografie»; les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur Internet sous <<http://dnb.d-nb.de>>.

Publié avec l'appui du Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS).

Image de couverture: Albert Béguin, né le 14 avril 1904 à Bolingo, E.I.C., d'une mère congolaise et d'un père neuchâtelois. Il est décédé le 23 août 1978 à La Chaux-de-Fonds.

Photographie A. Werner, La Chaux-de-Fonds, sans date (vers 1910), AABM.

Réalisation de couverture: Thomas Jaberg, Peter Lang AG

ISBN 978-3-0343-0550-1

© Peter Lang SA, Editions scientifiques internationales, Berne 2011
Hochfeldstrasse 32, CH-3012 Berne
info@peterlang.com, www.peterlang.com, www.peterlang.net

Tous droits réservés.

Réimpression ou reproduction interdite par n'importe quel procédé, notamment par microfilm, xérographie, microfiche, microcarte, offset, etc.

Imprimé en Allemagne

Tout indique que les archivistes ont pris la succession des humanistes.
Pour ceux, et ils sont rares, qui cherchent encore dans les archives,
s'impose l'idée que notre vie est la réponse confuse à des questions dont
nous avons oublié où elles ont été posées.

Peter Sloterdijk, *Règles pour le parc humain*
Une lettre en réponse à la *Lettre sur l'humanisme* de Heidegger
Paris, Fayard, collection Mille et une nuits, 2000, p. 52.

«On ne fait plus d'histoire coloniale»

Ce travail est dédié à tous ceux qui le croient encore

Table des matières

Avant-propos et remerciements	XIII
Introduction	1
Les relations entre la Suisse et l’Afrique comme thème d’historiographie	1
Les recherches en histoire économique	3
Les recherches en histoire de l’émigration	6
Le colonialisme, un terme ambigu pour la Suisse	10
Les images, documents essentiels au service de l’historiographie ...	13
La force de l’imaginaire colonial en Suisse	18
Considérations méthodologiques	21

1^{re} partie

Les acteurs et la mise en scène

1. Les Suisses et l’Afrique	29
L’écriture de l’histoire des Suisses en Afrique et ses méthodes ...	29
Les Suisses en Afrique	31
Les employés coloniaux	32
Les scientifiques	36
Les membres des Sociétés de géographie suisses	37
Les anthropologues et les ethnologues	41
La prépondérance des missionnaires de la <i>BSNG</i>	43
Charles Knapp et l’impossible fédération des Sociétés de géographie	45
Les missionnaires	49
Les adversaires du colonialisme	58
Le cas exceptionnel de Daniel Bersot, employé colonial et témoin critique	58
Les anarchistes	65
Les éditorialistes	71
Les hommes politiques et les responsables économiques	73

2. Les Africains et la Suisse	79
Les rencontres éclair	80
Un essai de définition des différents spectacles	86
Le jazz, le théâtre et le music-hall	87
Les exhibitions	92
Les zoos humains	96
Le Village nègre de 1896, sa structure et son fonctionnement ..	101
L'arrivée des habitants et les cérémonies religieuses	104
La vie quotidienne	109
La révolte des Africains et la fuite du directeur	115
La caution scientifique	118
Le Village noir de 1925 au 6 ^e Comptoir suisse et à la 1 ^{re} Foire internationale des produits coloniaux et exotiques de Lausanne	120
Bilan comparatif des deux villages	125
Les Africains résidant en Suisse	129
Félix Ombagho, catéchiste gabonais	130
Albert Béguin, Chaux-de-Fonnier et nègre de l'Armée suisse	133
3. Le discours colonial et sa diffusion en Suisse	141
La presse quotidienne	142
L'aspect quantitatif	142
L'aspect qualitatif	145
La presse hebdomadaire	145
La publicité	153
Le cinéma et les films	162
Les films des expéditions suisses	166
Les films de divertissement	172
Les émissions de radio	182
Les cartes postales	188
Les loisirs pour enfants et la littérature scolaire et enfantine	192
Les jeux	192
Les livres de vignettes	194
La bande dessinée	196
Les manuels scolaires	197
La chanson enfantine	202
Les histoires drôles	204
Le dessin humoristique	207

2^e partie
L'imaginaire colonial

4. La découverte du paysage exotique	213
La description du paysage	213
Paysage africain, paysage suisse	214
Le paysage africain idyllique	217
Le paysage africain, décor de cinéma	221
Le paysage africain dans la perspective géographique	222
Le paysage africain meurtrier	224
La nature du continent mystérieux	227
La nature, source de pièges mortels et de dangers	229
La nature africaine généreuse	231
La vie sauvage	232
Le mythe du paradis perdu	238
Le paysage africain comme jardin d'Eden	238
Le mythe de Cham	244
5. La vie africaine	249
L'habitat	252
L'Africaine	257
La femme africaine esclave	258
La femme africaine inférieure	261
La femme africaine, objet de désir	262
Les enfants	266
La propagande missionnaire et les petits Helvètes	266
Les enfants africains vus par les missionnaires	269
L'éducation chrétienne des enfants africains	271
Le boy	275
Les hommes	283
Les activités quotidiennes	286
La chasse	288
6. L'Africain indigène	301
Les caractéristiques « positives »	304
Le chant, la musique et la danse	304
La force	314
Les caractéristiques négatives	316
L'odeur et la saleté	318
L'animalité et la brutalité	323
L'anthropophagie	332

L'infantilisme	337
L'alcoolisme	340
La sexualité débridée	345
Les attributs stéréotypés de l'indigène	352
7. L'iconographie, reflet des représentations de l'Africain	355
L'infériorité	357
L'infantilisation	357
L'ancillarité	359
La soumission	362
La sauvagerie	364
La brutalité	364
L'anthropophagie	370
L'animalité	372
La proximité avec la nature	373
La bestialité	375
La stupidité	381
Les autres défauts	383
L'habillement et la nudité	388
La musique et la danse	393
Les stéréotypes «positifs»	395
Bilan des stéréotypes dans l'iconographie	397
Conclusion	349

Appareil critique et annexes

Annexe 1: Tableau de synthèse des films coloniaux et africains (1896-1939)	409
Annexe 2: Tableau de synthèse des affiches de cinéma (1896-1939)	412
Annexe 3: Les illustrations pour enfants	415
Annexe 4: Rubrique <i>Echos de partout de la Liberté</i> , sous-titre <i>Le mot de la fin</i> (1871-1939)	418
Annexe 5: Tableau des traits humoristiques des Africains dans la presse suisse (1875-1939)	423
Annexe 6: L'ancillarité et l'infériorité du Noir	429
Annexe 7: La sauvagerie et l'anthropophagie	445
Annexe 8: L'animalité, la proximité avec la nature et la réification ...	493
Annexe 9: La stupidité	517

Annexe 10: Les autres défauts	532
Annexe 11: Les habits et les vêtements	539
Annexe 12: La musique, la danse, le jazz et le music-hall	579
Annexe 13: Les stéréotypes positifs	588
Abréviations et sigles	593
Sources	595
A) Sources manuscrites	595
B) Sources imprimées	598
C) Sources iconographiques	607
D) Sources sonores	610
Bibliographie	611
Index	625
Index des noms propres, des lieux et des institutions	625
Index des journaux, des livres, des revues, des marques, des produits, des spectacles et des films	632

Avant-propos et remerciements

La curiosité est à l'origine de ce travail. Enfant, je contemplais les objets insolites qui trônaient dans le salon familial. Avec le temps, j'ai compris qu'ils étaient les vestiges muets du passé colonial de mon arrière-grand-père Paul Moehr. Ma première recherche m'a amené à comprendre ce qui avait pu motiver mon aïeul et ses jeunes camarades d'aventures, à quitter leur pays natal pour l'Afrique et à y tenter leur chance. Par la suite, j'ai voulu rédiger une anthologie de l'émigration suisse en Afrique centrale, revisitant les travaux pionniers de Debrunner, de Lobsiger et d'Arlettaz. Devant l'ampleur de la tâche, ce projet a été rapidement abandonné pour une recherche plus circonscrite, mais tout aussi délicate. La réflexion sur la mentalité coloniale en Suisse m'est apparue comme un sujet encore en friche, totalement délaissé par des chercheurs qui n'avaient jusqu'ici abordé qu'indirectement la question. J'ose donc exprimer aujourd'hui l'espoir que cette thèse éclaire sous un jour nouveau les liens entre la population suisse, aux croyances stéréotypées, et la population africaine, aux phénotypes imposés.

Je ne suis ni africaniste, ni historien de l'émigration suisse. Cette recherche est donc complémentaire, et non antagoniste des travaux développés depuis longtemps par d'éminents spécialistes. Dans la perspective que j'adopte, le regard que les Suisses posent sur l'Africain est une clé nouvelle, subtile et originale, pour reconstituer la mentalité helvétique. Cette façon d'entrevoir le sujet ouvre des possibilités de développement insoupçonnées. Autrement dit, la connaissance des faits et gestes de tous les acteurs, qu'ils soient colons ou colonisés, ne revêt aucune importance pour savoir si la Suisse a adhéré ou non au projet impérialiste. L'analyse de la nature et de la diffusion du discours colonial suffit à expliquer avec justesse l'état d'esprit qui régnait en Suisse au sujet des Africains.

Cette approche nouvelle élimine des obstacles que les travaux précédents ne franchissaient ou n'abordaient tout simplement pas. Sur certains aspects, il est vrai, la démarche s'applique avec moins de pertinence. Lorsque cela s'est produit, j'ai mentionné les passages où j'entrevois ces difficultés, par honnêteté intellectuelle et par souci de maintenir le débat ouvert. Sur d'autres aspects, cette recherche soulève des interrogations stimulantes que d'autres historiens se chargeront de traiter. L'histoire du colonialisme en Suisse, par la rigueur intellectuelle et méthodologique qu'elle exige, constitue un vaste champ d'investigation pour de futures recherches prometteuses en découvertes archivistiques. Puisse donc ce travail susciter de nouvelles curiosités.

Je n'aurais jamais pu entreprendre cette étude sans le soutien de nombreuses personnes. Je tiens à remercier en premier lieu les archivistes et les bibliothécaires qui m'ont grandement facilité la tâche, par leur gentillesse, leur disponibilité et leur faculté de traiter toutes mes demandes. Pour les archives sonores de la *Radio Suisse Romande*, merci à M. Ralph Dahler et à M. Serge Rossier; pour l'iconographie, merci à M^{me} Isabelle Raboud, responsable des collections de la *Fondation Alimentarium* de Vevey, à M. André Chevailler, responsable du fonds des affiches de la *Cinémathèque suisse* au dépôt de Penthaz, à M. Noël Menoud de la *Bibliothèque nationale suisse* à Berne pour les excellents moments passés en sa compagnie, à M. Rolf Thalmann de la *Plakatsammlung der Schule für Gestaltung* à Bâle pour sa magnifique collection et à M. Felix Studinka du *Museum für Gestaltung* à Zurich. Grâce à eux, j'ai pris conscience de l'importance de la conservation des images de grand format. Merci à M. Yves Petignat des *Archives Nestlé*, à Vevey, pour son intérêt marqué à l'égard de mon sujet et pour l'ouverture de certains dossiers.

Un merci particulier va à M^{me} Véronique Probst aux *Archives d'Etat de Genève* pour l'Exposition nationale suisse de Genève, à M^{me} Sylvie Béguelin de la *Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds*, pour le fonds Privat et pour son opiniâtreté à retrouver les traces d'Albert Béguin, à M. Olivier Girarville des *Archives de la Ville de Neuchâtel* pour le fonds *Suchard* que j'ai pu consulter avant qu'il ne soit inventorié, à M. Hubert Foerster, des *Archives de l'Etat de Fribourg*, à M. Jean-Daniel Dessonnaz des *Archives de la Ville de Fribourg* pour son soutien et ses précieuses connaissances, à M. Peter Fleer des *Archives Fédérales* à Berne pour ses recherches dans les inventaires, à M^{me} Françoise Peemans et M. Pierre Dandoy, des *Archives africaines du Ministère des Affaires étrangères de Belgique*, à Bruxelles, pour leur amabilité et leur grande connaissance des fonds de l'Etat indépendant du Congo (E.I.C.) et à M. Jacques Devleesschauwer, ancien bibliothécaire-archiviste de la Province du Brabant, mon fidèle et dévoué ami.

Pour les archives privées, j'exprime ma gratitude à M^{me} Marianne Ennckel du *Centre International de Recherche sur l'Anarchisme* de Lausanne pour la consultation des journaux anarchistes, à M^{mes} Falcombello, du *Centre d'iconographie genevoise* et Juliette Michaëlis-Germanier, aux *Archives de la Communauté de Recherche Interdisciplinaire sur l'Education et l'Enfance* (CRIEE), à Genève, pour les photographies et les manuels scolaires, Ann Schaub-Murray, présidente de l'*Harmonie Les Armes Réunies* de La Chaux-de-Fonds. Un grand merci reconnaissant à M. Jacques Béguin au Locle et à M. Yvan Lab, de Moutier pour leurs archives et les sources privées sur Albert Béguin. Merci à M. Gérard Lévy de Paris pour le temps consacré à comparer mes documents avec son imposante collection. Merci encore à M. Christophe Brandt de la

Chambre Claire, à Neuchâtel, pour la sauvegarde des documents photographiques très abîmés et le travail professionnel accompli à cette fin.

Je suis redevable à toutes celles et à tous ceux qui m'ont aidé sur des points précis, qui m'ont corrigé et fourni des éclaircissements très utiles, lorsque les sources et les témoignages m'échappaient. Merci donc à M^{me} Nathalie Morena aux *Archives du film du Centre National de la Cinématographie*, à Paris, pour le film tourné sur les Noirs du Village de l'Exposition nationale de 1896, à M. Jean-Blaise Junod, auteur du DVD sur les premiers films du *Comité International de la Croix-Rouge*, pour ses précisions, à MM. Aebi et Jonin de l'*Etat-civil de La Chaux-de-Fonds* pour les recherches sur les descendants des nombreux Chaux-de-Fonniers congolais, à M. Marcel Jacquat du *Musée d'histoire naturelle de La Chaux-de-Fonds* pour les fonds Monard et Borle sur les Missions scientifiques suisses, à M. Lateralì du *Collège de Delémont* pour les archives et les collections africaines de son école. Que Roland Kaehr et sa jeune équipe de chercheurs du *Musée d'Ethnographie de Neuchâtel*, en particulier M^{me} Valérie Sierro et M. Julien Glauser, trouvent l'expression de ma reconnaissance pour la transmission de leurs sources. Une pensée émue s'adresse au regretté Albert Wirz, de l'*Institut für Asien und Afrikawissenschaften* de la Humboldt Universität à Berlin, en souvenir de nos échanges stimulants et prometteurs, malheureusement interrompus par sa disparition prématurée en 2003. Merci à mes contacts danois, M^{me} Ann Vibeke Knudsen du *Museumsleder du Bornholms Museum* à Rønne et M. Espen Waehle du *Nationalmuseet* de Copenhague, pour leur connaissance des « *autres pays sans colonies* ».

M. Roland Cosandey a pris le temps de relire mon chapitre consacré au cinéma et aux films africains tout en me prodiguant de judicieux conseils, ce dont je lui suis vivement reconnaissant. Merci à M. Charles Heimberg, de Genève, et à M. Alain Clavien, de l'Université de Fribourg, pour leurs compléments sur les anarchistes suisses.

Pour les archives privées, un merci particulier s'adresse à M^{me} Yvette Müller-Steiger, de Neuchâtel, pour sa donation ; à ma défunte grand-mère Catherine Minder-Moehr pour son legs ; à M. Paul Fischer, de Fribourg, pour m'avoir autorisé à consulter la collection de cartes postales de mon arrière-grand-père, et à M. Pierre Favre de Bôle, pour la mise à disposition des archives des époux Gacon et de l'exceptionnelle correspondance qu'ils ont entretenu avec le Gabonais Félix Ombagho.

Ma gratitude va à tous mes collègues et amis, qui ont cru en moi dès notre première rencontre et qui m'ont donné l'opportunité de m'exprimer sur le thème du colonialisme en Suisse. A Nicolas Bancel, des Universités de Strasbourg et de Lausanne, j'adresse toute ma reconnaissance et mon amitié : je n'oublierai jamais notre première rencontre et tout ce qu'il a fait pour moi par la suite, comme mentor, comme tuteur et comme directeur de publication. Merci

à Bernard Andrieu (Université de Nancy), Gilles Boëtsch (Université de Marseille, CNRS), Frédéric Duhart (EHESS), Stéphane Héas (Université de Rennes), Christian Delporte (Université de Paris Saint-Quentin Versailles), Patrick Harries (Université de Bâle), à Pascal Blanchard, à Sandrine Lemaire et à Eric Deroo (mon *Papounet*) pour leurs invitations à leurs colloques et pour la place accordée à mes travaux dans leurs publications. Merci encore à M^{me} la Prof. Véronique Dasen de l'Université de Fribourg pour ses encouragements répétés et la collaboration sur les Pygmées; merci au Prof. Bouda Etemad, de l'Université de Genève, pour m'avoir suggéré des pistes de recherche au moment de débiter ce travail.

Un remerciement tout spécial s'adresse à M. Thomas Progin, traducteur, ainsi qu'à mes collègues enseignants, traducteurs de l'urgence et corvéables à merci: pour l'anglais, M^{me} Catherine Favre, pour l'allemand, M^{me} Valérie Zellweger, et pour l'italien, M. Claudio Damiani. Cordial merci à Mathieu Rigouste, mon ami thésard de l'Institut Maghreb-Europe de Paris 8, pour la relecture du thème sur lequel nous avons travaillé en parallèle et qui nous tient particulièrement à coeur. Je tiens à remercier vivement mon correcteur M. Raymond Delley, de l'Université de Fribourg, pour l'énorme travail accompli, sa précision et sa grande disponibilité. Sans lui, ce texte n'aurait jamais pu être aussi abouti.

J'adresse un merci particulier à mon fidèle ami, didacticien de l'histoire, collègue et grand frère d'armes Jean-Benoît, pour son soutien indéfectible quels que soient mes états d'âme. Une pensée particulière va à Guillaume, à l'équipe des thésards et à mes voisins de bureau, Monique et Nicolas, pour leur inlassable entrain. Merci à tous mes amis suisses et belges si compréhensifs que j'ai délaissés depuis trop longtemps.

Si j'ai pu me sentir libre et maître de mon travail, c'est grâce à mon directeur de thèse, M. le Prof. Philippe Henry, de l'Université de Neuchâtel. Merci à lui d'avoir accepté *mon* exotisme et, surtout, – parce que c'est exceptionnel dans le monde académique –, de m'avoir toujours permis des échanges riches et intenses, en respectant mon indépendance, tout en me prodiguant conseils et remarques d'une pertinence et d'une clairvoyance rares.

A vous mes enfants qui êtes nés pendant cette recherche, j'adresse ma paternelle reconnaissance. Votre spontanéité, la joie quotidienne de vos sourires et votre dynamique fougue m'ont appris à voir ce qui est essentiel dans la vie. Merci pour tout le temps que je vous ai volé. Sans l'amour, la compréhension, la patience et le sens du sacrifice de mon épouse, je ne serais jamais parvenu là où je suis aujourd'hui. Qu'elle trouve dans les pages qui suivent toute l'expression de mon admiration.

Patrick Minder

Fribourg, Givisiez et Belfaux, septembre 2000-août 2010

Introduction

Les relations entre la Suisse et l'Afrique comme thème d'historiographie

L'histoire des relations entre la Suisse et l'Afrique est un vaste sujet d'étude pour les historiens. De la compilation de dates et de documents sur les contacts suisse-africains¹ aux recherches les plus fouillées comme les mémoires de licence de Marie-Claire Berguer en 1958² et, plus récemment, de David Gygax en 2001³, la nature des liens qui existent entre les Suisses et le monde africain est un élément important de la connaissance historique. Ce thème est traité traditionnellement par l'historiographie selon deux axes. Le premier mesure la participation suisse aux opérations coloniales, le second s'intéresse aux mouvements migratoires des Suisses vers les territoires colonisés. Le premier axe regroupe les recherches centrées d'abord sur l'esclavage et l'implication de la Suisse dans le commerce triangulaire. En pionnier, Albert Wirz a laissé des travaux fondateurs⁴ repris, entre autres et, avec beaucoup de maîtrise, par Thomas David, Bouda Etemad et Jannick Marina Schaufelbuehl⁵ et des historiens de l'Université de Bâle⁶. Plus polémique, Hans Fässler utilise la toponymie

- 1 Bodol Ngimbus-Ngimbus : *Les relations Afrique-Europe : domination ou interdépendance ?* Fribourg, éd. Internationales Pax-Sanaga & Rotex-Service, 1985, 286 p.
- 2 Marie-Claire Berguer : *Les relations entre l'Etat indépendant du Congo et la Suisse. 1875 à 1908*. Bruxelles, ULB, mémoire de licence, 1958, 177 p.
- 3 David Gygax : *La Swiss-South African Association (1956-2000) : un organe du capital helvétique en Afrique du Sud*. Fribourg, chaire d'histoire contemporaine de l'Université de Fribourg, coll. Aux sources du temps présent n° 8, 2001, 330 p.
- 4 Albert Wirz : *Vom Sklavenhandel zum kolonialen Handel. Wirtschaftsräume und Wirtschaftsformen in Kamerun vor 1914*. Zurich, Atlantis, 1972, 301 p. et *Sklaverei und kapitalistisches Weltsystem*. Frankfurt am Main, Suhrkamp, coll. Neue Historische Bibliothek, 1984, 255 p.
- 5 Thomas David, Bouda Etemad, Janick Marina Schaufelbuehl : *La Suisse et l'esclavage des Noirs*. Lausanne, éd. Antipodes, 2005, 183 p. et le colloque organisé à Lausanne par eux avec Claude Lützelshwab : *De la traite des Noirs à la fin du régime de l'apartheid : trois siècles de relations entre la Suisse et l'Afrique (XVIII^e-XXI^e siècles)*, les vendredi 14 et samedi 15 novembre 2003, sous l'égide de l'Institut d'histoire économique et sociale de l'Université de Lausanne.
- 6 Voir par exemple, les auteurs et les organisateurs du colloque : *Imperial culture in countries without colonies : Africa and Switzerland* organisé par le Centre d'études Africaines de

actuelle pour s'interroger sur le rôle de la Suisse et des Suisses dans le trafic peu honorable de la chair humaine⁷. Toutes ces recherches, focalisées sur la responsabilité des Suisses dans l'esclavage, ont le mérite de mettre le doigt sur des pratiques souvent ignorées. Elles ne résolvent cependant pas la question de l'impact du colonialisme en Suisse, en particulier au sein de l'opinion publique. Ces études présentent avec force détails quelques personnages, plus rarement quelques familles ou groupes d'influence, dans des activités qui ne touchent guère, si ce n'est économiquement, l'ensemble de la population suisse. En effet, il est difficile pour l'historien de se convaincre qu'une ouvrière produisant de la pacotille pour la traite dans une indienne de l'arc jurassien est pro-esclavagiste. De même, il est tout aussi impertinent de considérer un Suisse exportant ses horloges en Afrique comme un impérialiste radical en raison de son activité commerciale avec l'outre-mer. Bref, si l'on se pose la question de savoir dans quelle mesure la Suisse a entretenu un esprit colonial, cette entrée en matière n'est guère satisfaisante.

A côté de ces travaux, l'histoire économique initie et développe simultanément la recherche sur les Suisses dans les colonies. Deux articles de synthèse de Thomas David et de Bouda Etemad recensent les publications scientifiques sur les relations entre la Suisse et les territoires d'outre-mer⁸. Selon eux, « *le fait que la Suisse n'ait jamais possédé de colonies explique sans doute en partie ce désintéret [des historiens]* »⁹. La question, ainsi posée, reste lancinante :

Deux générations de chercheurs, pour la plupart des historiens, ont tenté de répondre aux questions suivantes : Y a-t-il un impérialisme suisse ? Dans l'affirmative, quelle est sa nature et à partir de quand apparaît-il ? Le débat qui s'est alors engagé sur l'existence d'un impérialisme suisse – débat alimenté par des études au nombre réduit et aux approches variées – a montré qu'il n'y pas de réponses péremptoires à ces questions.¹⁰

Bâle, l'Historisches Seminar de l'Université de Bâle et la Société suisse des Africanistes du jeudi 23 au samedi 25 octobre 2003 à Bâle, dont les actes sont à paraître.

- 7 Hans Fässler: *Schweizer Ortstermine in Sachen Sklaverei*. Zurich, éd. Rotpunktverlag, 2005, 337 p., en version française: *Une Suisse esclavagiste. Voyage dans un pays au-dessus de tout soupçon*. Paris, éd. Duboiris, 2007, 286 p. Cet auteur réfute l'idée qu'une ouvrière suisse ait participé dans une moindre mesure à la traite par rapport à un banquier bâlois qui arme un navire négrier. Selon lui, il n'y a pas de graduation dans la culpabilité.
- 8 Thomas David, Bouda Etemad avec la collaboration de Lyonel Kaufmann pour la partie éditoriale: « *Introduction* » dans Hans-Ulrich Jost (ss la dir. de): *La Suisse sur la ligne bleue de l'Outre-mer*. Lausanne, revue *Les Annuelles* n° 5, 1994, pp. 7 à 17 et « *Un impérialisme suisse ?* » dans Thomas David (et alii, ss la dir. de): *Suisse – Tiers-Monde: des réseaux d'expansion aux formes de domination*. *Traverse* n° 2, vol. 46, Zurich, Chronos Verlag, 1998, pp. 7-15.
- 9 Thomas David (et alii): « *Introduction* » dans Hans-Ulrich Jost (ss la dir. de): *La Suisse sur la ligne bleue de l'Outre-mer*, op. cit., p. 7.
- 10 Thomas David (et alii): « *Un impérialisme suisse ?* » dans Thomas David (et alii, ss la dir. de): *Suisse – Tiers-Monde: des réseaux d'expansion aux formes de domination*, op. cit., p. 7.

La trame sur laquelle repose ce courant de recherche se concentre sur un aspect particulier de l'impérialisme, c'est-à-dire l'expansion dans un rapport d'inégalité sous diverses formes – économiques, sociales, culturelles – d'entités riches vers des entités territoriales plus pauvres et la possession de territoires¹¹. Autrement dit, la mesure du colonialisme suisse passe systématiquement par le prisme d'une analyse serrée de l'action d'hommes, de sociétés commerciales et de flux économiques de la Suisse vers l'Afrique. Envisager les rapports sous l'angle inverse, de l'Afrique vers la Suisse, est plus rare, mais du fait de l'inégalité des forces entre les deux continents, les conclusions ne varient pas. Les Africains eux-mêmes sont convaincus aujourd'hui encore que la Suisse n'a joué aucun rôle dans le processus de colonisation. En 2003 par exemple, Ndoye Gorgui El Hadji, un journaliste sénégalais accrédité auprès de l'ONU et du Département fédéral, arrêté par erreur et injustement molesté par la police genevoise, affirme dans son témoignage :

Je fais confiance à la Suisse. Il ne faut pas qu'elle tombe dans le piège raciste des voisins qui l'entourent. Les Africains admirent la Suisse parce que vous ne nous avez pas vendus et que vous ne nous avez pas colonisés.¹²

Les recherches en histoire économique

En histoire économique, les résultats des différentes recherches concordent. Selon Richard Behrendt, l'impérialisme suisse se mesure surtout grâce aux échanges commerciaux que la Suisse entretient avec le monde¹³. Cet historien explique que l'impossibilité de répandre des idées d'expansion coloniale en

11 *Ibidem*.

12 Serge Bimpage: « *Ndoye, arrêté et battu à tort par la police, a trouvé le moyen d'obtenir réparation à l'africaine* » dans la *Tribune de Genève* du 1^{er} décembre 2003, cité par Yves Patrick Delachaux: « *Police et discriminations raciales* » dans Erica Deuber Ziegler, Geneviève Perret (ss la dir. de): *Nous autres*. Genève, MEG et Infolio, 2005, pp. 272-273. Ce témoignage n'est pas isolé. Selon Innocent Naki, Ivoirien établi en Suisse depuis 2000 et auteur de deux ouvrages consacrés aux Africains de Suisse: « *La société suisse multiculturelle est en construction. Cela prend du temps mais la Suisse est mieux placée puisqu'elle n'a pas de passé colonial* » dans <<http://www.tsr.ch/tsr/index.html?siteSect=200001&sid=6774861&cKey=1155736657000>> (12.09.08).

13 Richard Behrendt: *Die Schweiz und der Imperialismus. Die Volkswirtschaft des hochkapitalistischen Kleinstaates im Zeitalter des politischen und ökonomischen Nationalismus*. Zürich, Leipzig und Stuttgart, Rascher und Cie Verlag, 1931, 162 p.

Suisse provient de la crainte de l'Allemagne¹⁴. Ce raisonnement est fallacieux¹⁵. Elargissant le champ de son étude aux historiens, aux théoriciens de l'Etat et aux philosophes, Marianne Amiet-Keller partage entièrement la conviction que l'impérialisme suisse ne s'exprime qu'au travers des relations sociales et commerciales :

Diese Gegebenheit hatte auch die Schweiz hinzunehmen; auch sie konnte diesen Problemkreis nicht mehr unbesehen auf die Seite schieben. Gewiss, die Schweiz, der neutrale Kleinstaat, hatte keine Kolonien; sie wurde deshalb vom Problem nicht direkt betroffen. Sie war kolonialpolitisch nicht aktiv, obwohl nicht übersehen werden darf, dass dennoch solche Projekte erwogen wurden. Doch da die Schweiz «ein so kleiner Staat und ohne Flotte» [sic] ist, waren diese Projekte in erster Linie als private Unternehmen und nicht als Staatskolonien gedacht. Zudem waren in diesen Fällen sicherlich weniger imperialistische Tendenzen im Spiel als kommerzielle und soziale Überlegungen.¹⁶

Selon David et Etemad, des historiens avancement, dès les années 1980, le concept d'«*impérialisme secondaire*», proposé par Beat Witschi et repris ensuite par Roland Ruffieux¹⁷. Béatrice Veyrassat ouvre de nouvelles perspectives en montrant que «*cette interprétation de l'impérialisme suisse ne s'appliquait pas aux pays d'Amérique latine*»¹⁸. Son travail se situe à la charnière des deux axes mentionnés plus haut: il lie «*simultanément l'histoire des migrations et celle du commerce extérieur*»¹⁹. En résumé, les études menées en histoire économique aboutissent à des conclusions nuancées, mais identiques sur le fond: à défaut d'un impérialisme suisse, il faut admettre l'existence de plusieurs

14 *Ibidem*, p. 135.

15 Beat Witschi critique la vision de Behrendt sur les mécanismes de l'impérialisme suisse qualifié de «*secondaire*». *Schweizer auf imperialistischen Pfaden. Die Schweizerischen Handelsbeziehungen mit der Levante. 1848 bis 1914*. Stuttgart, Steiner Verlag, 1987, p. 180.

16 «*Cet état de fait, la Suisse devait aussi l'accepter; elle aussi ne pouvait plus ignorer ce nœud de problèmes. Certes la Suisse, ce petit Etat neutre, ne possédait pas de colonies; c'est pourquoi elle n'était pas concernée directement par ces difficultés. Du point de vue de la politique coloniale, elle n'était pas active, bien qu'il ne faille pas ignorer que de tels projets étaient discutés. Mais comme la Suisse est «un si petit Etat sans flotte», ces projets étaient pensés prioritairement comme des entreprises privées et non comme des colonies étatiques. En plus, dans ces cas, il s'agissait certainement moins de tendances impérialistes que de réflexions commerciales et sociales*». Merci à Valérie Zellweger pour sa traduction. Marianne Amiet-Keller: *Die Kolonisation im Urteil schweizerischer Staatstheoretiker, Wirtschaftstheoretiker und Historiker (1815-1914)*. Bern, H. Lang; Frankfurt/M., P. Lang, thèse de l'Université de Bâle, 1974, p. 20.

17 Thomas David, Bouda Etemad: «*Introduction*» dans Hans-Ulrich Jost (ss la dir. de): *op. cit.*, pp. 9-10.

18 *Ibidem*, p. 10.

19 *Ibidem*, p. 11.

formes d'expression coloniale. Par comparaison, beaucoup d'auteurs assimilent la situation de la Suisse à celle d'autres nations européennes. La Confédération helvétique partage avec quelques rares Etats – le Duché du Luxembourg, les Principautés du Liechtenstein et de Monaco, l'Empire d'Autriche-Hongrie et, dans une certaine mesure, certains pays scandinaves comme la Norvège et l'Islande²⁰ – la particularité de n'avoir jamais possédé de territoires outre-mer. A partir de ces résultats, affirmer que la Suisse ne peut nourrir un quelconque esprit conquérant en raison de son profond anticolonialisme serait logique. Sans que David et Etemad déterminent *a priori* une prévalence pour une nation en particulier, ils ne peuvent rapprocher la Suisse des petits pays européens coloniaux comme le Portugal, les Pays-Bas et la Belgique sur le seul critère de la taille géographique²¹. D'après eux, des similitudes dans les formes de domination sont en revanche pertinentes, si l'on compare la Suisse avec le Royaume-Uni ou les Etats-Unis²². Le rapprochement avec la nation allemande étant délicat à démontrer, c'est la Belgique qui retient au final l'attention des chercheurs²³:

L'impérialisme colonial belge au Congo joue sur un air dont la partition est connue de la Suisse. Depuis la fin du XIX^e siècle, et surtout à partir des années 1920, l'exploitation des richesses, notamment minières, du Congo est assurée par de grands groupes industriels et financiers belges, soutenus par Bruxelles. C'est dans ce contexte familial que la Suisse s'impose après la Deuxième Guerre mondiale comme un partenaire financier incontournable de la Belgique puis de sa colonie, les milieux bancaires helvétiques réussissant par ce biais à s'installer au cœur du système colonial belge. Cet ultime exemple est révélateur, selon nous, d'un impérialisme en voie de maturation.²⁴

Le bilan est donc mitigé, voire mince: l'expression d'un impérialisme suisse larvé et frustré ne peut véritablement s'exprimer sur le terrain. Cette conclusion n'explique cependant pas tout. Si la Suisse n'a pas été, n'a pas pu ou n'a pas voulu être colonialiste, – dans l'acception du terme qui signifie posséder

20 Pour les pays scandinaves, voir les travaux d'Espen Waehle consacrés au Congo, notamment son projet *Norden I Congo – Congo i Norden* (expositions, recherches, ateliers scientifiques) du Nationalmuseet, <<http://congo.natmus.dk/udstillingen.htm>> (08.08.08). Voir également les travaux du Nordiska Afrikainstitutet suédois qui regroupent les recherches autour du projet *The Nordic Colonial Mind*, <http://www.nai.uu.se/research/areas/cultural_images_in_and_of/colonial_mind/> (08.08.08).

21 Thomas David (et alii): « *Un impérialisme suisse ?* » dans Thomas David (et alii, ss la dir. de): *Suisse – Tiers-Monde: des réseaux d'expansion aux formes de domination*, op. cit., p. 8.

22 *Ibidem*, p. 15.

23 Voir par exemple Lyonel Kaufmann: *Guillaume Tell au Congo. L'expansion suisse au Congo belge (1930-1960)*. Lausanne, Université de Lausanne, mémoire de licence, 1991, 176 p.

24 Thomas David (et alii): « *Un impérialisme suisse ?* » dans Thomas David (et alii, ss la dir. de): *Suisse – Tiers-Monde: des réseaux d'expansion aux formes de domination*, op. cit., p. 15.

un territoire hors du champ historique de l'espace national et le mettre en exploitation en soumettant la population indigène –, sa neutralité et sa petitesse ont fortement joué contre son ambition, si elle en avait une :

L'histoire de la Suisse est marquée par une lutte continue pour la survie, contre l'isolement et l'étouffement, mais aussi la désintégration interne, périls propres à la situation d'un petit pays enclavé, sans accès à la mer, sans importantes ressources naturelles, sans cohésion nationale. Sans autonomie alimentaire, ni armée à la mesure de celles de nos voisins, capable de nous défendre, nous avons vécu dans la dépendance beaucoup plus que d'autres peuples, et donc dans l'insécurité matérielle, militaire et psychologique permanente.²⁵

En revanche, ces explications s'effondrent si l'on se réfère aux notions de mentalités et de représentations sociales et culturelles. La Suisse n'échappe pas aux grands courants de pensée européens, ce qui est une évidence. Marianne Amiet-Keller l'exprime ainsi à la fin de sa thèse :

Hierin spiegelt sich das Selbstbewusstsein der Europäer, zu denen sich auch der Schweizer zählt, das Gefühl, einer überlegenen Rasse anzugehören.²⁶

Ce qui est moins évident, c'est que la Suisse entretienne et contribue à maintenir un imaginaire colonial sans avoir un seul motif valable de le faire, à commencer par le premier qui nécessite la possession d'un territoire outre-mer.

Les recherches en histoire de l'émigration

Le second axe de recherche s'intéresse aux flux migratoires. Ce courant, né dans les années 1940, va de pair avec les travaux initiés par l'histoire économique. Il connaît un essor plus tardif dans les années 1990 où l'histoire de l'émigration est alors à la mode²⁷. L'étude des courants migratoires est à l'origine de grandes monographies. Le décompte des émigrants, leur établissement, leurs actions menées sur le terrain, l'influence de leur présence en terre étrangère, l'attitude de la descendance suisse sur le long terme, la « suissitude » – cette capacité de garder des caractéristiques sociales et culturelles propres à

25 Blaise Lempen : *Un modèle en crise : la Suisse*. Lausanne, éd. Payot, 1985, p. 39.

26 « Cela reflète la prise de conscience des Européens – les Suisses se comptent aussi parmi eux – de sentir qu'ils appartiennent à une race supérieure » [trad. de V. Zellweger]. Marianne Amiet-Keller : *op. cit.*, p. 165.

27 « Les Suisses de l'étranger au XX^e siècle » dans la *Revue des Archives Fédérales Suisses, Etudes et Sources* n° 28. Bern – Stuttgart – Wien, Verlag Paul Haupt, 2002, p. 325.

la patrie – sont les centres névralgiques de ces études. Pour le continent noir, le nombre d'émigrants est réduit par rapport à l'Amérique²⁸. Cela explique en partie peut-être la plus faible quantité d'ouvrages sur l'Afrique, moins attractive pour les migrants²⁹. Le rapprochement entre la Belgique et la Suisse établi par le courant économique se retrouve dans les recherches menées au sujet du Congo³⁰. Etablir des listes nominatives, serrer au plus près les migrants, retracer leurs faits et gestes dans les territoires colonisés doit servir à mieux cerner le colonialisme suisse. Pour certains auteurs, les migrants suisses peuvent jouer un rôle influent auprès des indigènes parce qu'ils sont originaires d'une nation neutre et sans possessions territoriales³¹.

Si ces recherches sur l'émigration ont répondu à certaines questions, elles n'ont toutefois pas réussi à dissiper les interrogations sur le rôle effectif joué par la Suisse dans les colonies. En effet, vu l'absence de territoires appartenant à la Confédération, l'émigration suisse s'est souvent fondue dans la masse des émigrants de tous bords, puis s'est identifiée à la patrie d'accueil. Prétendre que la Suisse est ou veut être une puissance coloniale de premier ordre devient problématique. D'une part, le gouvernement suisse, officiellement du moins, a toujours freiné les ambitions des partisans de l'émigration les plus entreprenants. Les services diplomatiques refroidissent l'engouement des Suisses pour l'Afrique, demandent de fermer des agences d'émigration, fournissent de l'aide

- 28 Gérald Arletta: «*Emigration et colonisation suisses en Amérique (1815-1918)*» dans *Etudes et Sources* n° 5, 1979, pp. 13 et 23.
- 29 Voir à ce sujet Arnold Lätt: «*Swiss emigration to Africa*» dans *Acta tropica*, 1945, pp. 330-352; Georges Lobsiger, *L'émigration de Suisse pour outre-mer, 1887-1938* dans *Le Globe*, 1946, pp. 31-62 et les travaux de Hans Werner Debrunner synthétisés dans *Schweizer im kolonialen Afrika*. Bâle, Basler Afrika Bibliographien, 1991, 220 p.
- 30 Voir L[?, R.P.]. Lotar: «*Les Suisses au Congo*» dans la revue *Congo*, 1939, vol. 2, n° 3, pp. 241-251; Marie-Claire Berguer: *op. cit.*, 177 p.; Patrick Minder: «*D'Helvétie en Congolie*». *Les pionniers suisses au service de l'Etat indépendant du Congo et du Congo belge (1885-1914)*. Fribourg, mémoire de licence, Université de Fribourg, 1994, 242 p.; «*Soixante-trois Neuchâtelois au service de sa Majesté Léopold II, Roi-Souverain de l'Etat indépendant du Congo (1885-1908)*» dans *Musée Neuchâtelois*, revue d'histoire n° 1, janvier-mars 1996, pp. 11-28 et «*Une Afrique extraordinaire pour des Neuchâtelois ordinaires*» dans Philippe Henry (et alii): *Vers d'autres continents. Voyageurs neuchâtelois outre-mer au XIX^e siècle*. Hauterive, éd. Attinger, 2006, pp. 155-181.
- 31 Par exemple, à propos de l'ingénieur zurichois Ilg: «*As Ilg came from a small country without colonial ambitions he was well placed to win Menilek's confidence*». «*Comme Ilg était originaire d'un petit pays sans ambitions coloniales, il était bien placé pour gagner la confiance de Menelik*» [trad. de l'auteur]. Richard Pankhurst: *Alfred Ilg, Menilek's Chief Engineer and Diplomatic Adviser*. Introduction de l'ouvrage *Bitweded Alfred Ilg and Emperor Menilek II. Pictures of a Unique Friendship and a Common Dream: The Modernization of Ethiopia*. Catalogue de l'exposition de photographies de la collection Ilg au MEZ. Ed. par le MEZ, 2000, p. 10.

aux Sociétés philhelvétiques débordées lorsque des vagues d'émigrants floués ou découragés les engorgent. D'autre part, l'influence des nations européennes voisines, déjà en possession d'un Empire colonial qu'elles consolident et étendent, ne laissent pas d'autres choix à la Suisse. Le monde africain est partagé depuis longtemps et ce partage n'est pas remis en question. Le jeu du gouvernement suisse se limite dès lors à participer à des arbitrages ou à se proposer comme intermédiaire entre deux puissances. Bref, l'Afrique n'est plus un territoire susceptible de satisfaire d'éventuelles ambitions coloniales suisses. Bien plus : l'étude de l'émigration ne permet pas de sonder la mentalité coloniale en Suisse, puisqu'elle se focalise surtout sur des individus qui ne sont, de fait, pas représentatifs de l'ensemble de la population.

Dans ce raisonnement, le recours aux sources écrites ne donne pas entière satisfaction. Peu d'auteurs contemporains se sont exprimés ouvertement sur la nécessité pour la Suisse de posséder des colonies. Les défenseurs des puissances européennes ne sont guère plus prolixes. Pour le Congo, Erwin Federspiel, un employé de l'E.I.C. originaire de Laufen, publie en 1909, peu après la disparition de Léopold II, un ouvrage en réponse aux dénonciations d'exactions commises sur les indigènes par les colons³². La même année, un anonyme propose dans un livret resté sans suite que la colonie belge devienne suisse après quelques aménagements, notamment au point de vue de la défense nationale et des débouchés maritimes³³. Le reste de la littérature suisse est consacré à des thèmes fort éloignés des préoccupations coloniales. Les revues de certaines associations encouragent l'opinion publique en faveur de l'action civilisatrice. Elles émanent des milieux philanthropiques et religieux. L'analyse des revues missionnaires, telle que l'ont proposée Arnd Wiedmann³⁴ et Patrick Harries³⁵ par exemple, se concentre sur cette production. Pour Wiedmann, le lien entre impérialisme et mission est peu surprenant et rend difficiles les tentatives de déterminer les véritables enjeux de l'action civilisatrice. Dans ce sens, les missions doivent être considérées comme le bras de l'impérialisme au service de la puissance des Blancs³⁶. Harries est l'auteur qui

32 Erwin Federspiel: *Wie es im Congostaat zugeht*. Zurich, Orell und Füssli Verlag, 1909, 242 p. Sur Federspiel, voir AAB, RM 2466.

33 *Ein Vorschlag zur Lösung des Kongosfrage durch die Schweiz*. Berne, W. Wälchi, 1909, 32 p.

34 *Imperialismus – Militarismus – Sozialismus. Der deutschschweizerische Protestantismus in seinen Zeitschriften und die grossen Fragen der Zeit. 1900 – 1930*. Bern, Berlin, Frankfurt a. Main, New York, Paris, Wien, Peter Lang Verlag, *Geist und Werk der Zeiten* nr 83, Arbeiten aus dem Historischen Seminar der Universität Zürich, 1995, 562 p.

35 «*Missionary endeavor and the politics of identity in Switzerland*» dans *Le Fait missionnaire* n° 6, septembre 1998, pp. 39-69.

36 Arnd Wiedmann: *op. cit.*, p. 75.

saisit le mieux le cœur du problème. Il recourt à l'image que les missionnaires suisses ont d'eux-mêmes et de leurs compatriotes. L'historien sud-africain la met en comparaison avec les discours des pasteurs sur les indigènes³⁷, tout en se limitant strictement à la production missionnaire protestante. En toute logique, les établissements et le personnel de mission suisses servent les intérêts de la puissance coloniale.

Or, ce n'est pas seulement l'image stéréotypée des Suisses, même appliquée à l'ensemble de l'Afrique, qui permettrait de comprendre si la Suisse est coloniale ou non. C'est surtout l'image de l'Africain qu'il s'agit de décrypter. Elle sert de miroir dans lequel se reflète le regard des Suisses. Autrement dit, la vision de la Suisse sur l'Afrique passe obligatoirement par un incessant va-et-vient entre les deux mondes. De plus, dans les diverses études passées en revue, il manque toujours une vue d'ensemble qui permette d'embrasser d'un seul regard les approches d'histoire économique et sociale, les résultats obtenus par les historiens de l'émigration et les synthèses sur les publications suisses au sujet de l'Afrique. Dès lors, même si cela est possible, comment prétendre que ce résultat est généralisable et applicable à l'ensemble de la population suisse? Certains milieux contemporains de l'époque coloniale affirment sans ambages leur volonté d'expansion coloniale, soulignant même une certaine frustration par suite de l'impossibilité de réaliser cet ambitieux programme :

La Suisse, dit-on, n'a pas, comme les grandes puissances, de colonies. Nous n'en aurons pas moins, en 1896, notre « exposition de colonies ».³⁸

Pendant, ces milieux parfois influents n'arrivent pas à justifier par leurs seules actions l'importance quantitative et qualitative des sources écrites ou imagées véhiculant les représentations que les Suisses se font des Africains.

- 37 « *As I have attempted to show, this positive self-image was reinforced by an absolutist language ranging Switzerland on the side of the religion, emancipation and enlightenment in a war with paganism, slavery and superstition* ». « *Comme j'ai tenté de le montrer, cette image positive de soi-même a été renforcée par un langage plaçant résolument la Suisse du côté de la religion, de l'émancipation et des lumières en guerre contre le paganisme, l'esclavage et la superstition* » [trad. de l'auteur]. Patrick Harries: *op. cit.*, p. 68. Plus loin, il écrit: « *In this essay I have tried to extend the mirror in which the Swiss saw themselves to Africa* ». « *Dans cet essai, j'ai tenté d'élargir jusqu'en Afrique le miroir dans lequel les Suisses se regardaient eux-mêmes* » [trad. de l'auteur], *Ibidem*, p. 69.
- 38 G. Vallette: « *Le Village suisse. Appel aux Suisses de l'étranger* ». Genève, 1895, p. 6 cité par Bernard Crettaz: « *La < civilisation de la vache > comme regard sur l'exposition nationale de 1896* » dans Leïla el-Wakil, Pierre Vaisse (ss la dir. de): *Genève 1896. Regards sur une exposition nationale*. Genève, éd. Georg, 2000, p. 41.

Le colonialisme, un terme ambigu pour la Suisse

La terminologie, enfin, n'éclaire que partiellement la question. Pire, elle mène à la confusion. Le mot *colonialiste* est délicat à utiliser dans la mesure où les Suisses sont un peuple sans colonie. Rudolf von Albertini définit le *colonialisme* comme « *the establishment and maintenance, for an extended time, of rule over an alien people that is separate from and subordinate to the ruling power* »³⁹. Dans cette proposition, trop simplifiée à nos yeux, le *colonialisme* et la *colonisation* sont confondus, laissant le champ libre à l'équivoque et aux interprétations.

Plus récemment, dans son chapitre introductif du *Livre noir du colonialisme*, Marc Ferro revient sur l'origine du mot. Le terme de *colonisation*, contrairement au *colonialisme*, n'engendre guère de polémique. Selon Ferro, la colonisation « *s'applique à l'occupation d'une terre lointaine étrangère et s'accompagne de l'installation de colons* »⁴⁰. La première partie de cette définition ne concerne pas la Suisse. La seconde est en revanche pertinente parce qu'elle englobe les Suisses qui ont émigré en terre africaine. Pour la Suisse donc, le terme de *colonisation* n'est valable que par sa référence au flux migratoire. Or, la *colonisation* n'est pas le *colonialisme*.

Selon nous, la *colonisation* a son contraire – la *décolonisation*, « *terme mal choisi, européocentrique* » – alors que le contraire de *colonialisme* est l'*anticolonialisme*. Le dictionnaire mentionne que ce mot signifie « *opposition au colonialisme, à toute exploitation de type colonial* »⁴¹. Le terme *anticolonial*, quant à lui, n'existe pas. La Suisse ne peut évidemment pas se définir comme une entité *anticolonialiste*, bien que certaines personnes ou certains milieux aient eu une propension, on le verra dans le premier chapitre, à s'opposer à la politique coloniale.

Affirmer que la Suisse est *anticoloniale* en raison de l'absence de territoires outre-mer est un argument fautif. Ainsi, si le *colonialisme* définit à la fois l'action de coloniser et le « *système politique préconisant l'occupation et*

39 « *L'établissement et le maintien, sur une longue durée, de la souveraineté sur un peuple étranger différent et subordonné à cette puissance souveraine* » [trad. de l'auteur]. *International Encyclopedia of the Social Sciences*, vol. 3., 1968, p. 1, citation reprise par Rudolf von Albertini : *Europäische Kolonialherrschaft 1880-1940*. In Verbindung mit Albert Wirz. Zürich, Atlantis Verlag, 1976, p. 10.

40 Marc Ferro : « *Le colonialisme, envers de la colonisation* » dans Marc Ferro (ss la dir. de) : *Le Livre noir du colonialisme. XVI^e-XXI^e siècle : de l'extermination à la repentance*. Paris, éd. Robert Laffont, 2003, p. 18.

41 *Le nouveau Petit Robert de la langue française*. Paris, Dictionnaires Le Robert, 2008, p. 105 et <<http://www.cnrtl.fr/definition/anticolonialisme>> (05.08.08).

l'exploitation de territoires dans l'intérêt du pays colonisateur»⁴², il comporte pourtant des avantages. Par exemple, ce mot est utilisé dans le discours propagandiste et impérialiste *avant* la mise en marche des mouvements de colonisation. Mieux : le *colonialisme* est mesurable sans la possession d'un quelconque territoire. Le *colonialisme* imprègne les sociétés occidentales et alimente leur imaginaire. Le *colonialisme*, enfin, survit à la décolonisation. Le *néocolonialisme*, lui, s'exprime «*sans drapeau ni occupation*»⁴³. Cependant, le terme *colonialiste* est limité à une action, souvent politique.

Pour le cas de la Suisse, on mesure les limites imposées par l'usage de ce mot. On ne trouve nulle trace dans les archives officielles suisses d'une volonté politique d'expansion vers l'Afrique. Ainsi, l'adjectif *colonialiste* distingue mal – en français du moins et surtout dans le cas qui nous occupe – cette différence entre *colonisation* et *colonialisme*, puisqu'il désigne à la fois la possession de territoires, l'action de coloniser, la mentalité et l'idéologie coloniale. Nous préférons utiliser le terme *colonial* pour la Suisse parce qu'il inclut l'esprit *colonial* dans un sens plus général que celui, réducteur, de *colonialiste*. En ce sens, le recours aux mots *impérialisme* ou *impérialiste* et à leurs contraires – *anti-impérialisme* et *anti-impérialiste* – n'est guère plus convaincant. Les définitions généralement utilisées jusqu'ici sont donc insatisfaisantes. Peut-être vaut-il mieux recourir au terme de *colonialité* suisse, puisque les effets du particularisme helvétique sont principalement d'ordre intellectuel⁴⁴.

Vouloir réduire la connaissance issue de la pratique des archives à ces quelques concepts est une erreur. Ces derniers sont inadéquats à clarifier les propos alors que leur usage historiographique est fort utile. Nous proposons d'utiliser ces outils pour pouvoir mieux s'en débarrasser, bien qu'il faille, malgré tout, parfois recourir à ces expressions, ne serait-ce que pour éviter les lourdeurs et les répétitions.

Pour nous, être *colonialiste*, c'est être actif dans la propagande, être partisan de la politique coloniale, être engagé dans les territoires occupés. Être *colonial* est plus large et est «*relatif aux colonies*»⁴⁵. Être *colonial* est un état et un état d'esprit qui reposent sur le principe de *colonisation* – les colonies – et les nouvelles règles qui régissent les sociétés concernées. Cette différence

42 *Ibidem*, p. 467 et <<http://www.cnrtl.fr/definition/colonialisme>> (05.08.08).

43 Marc Ferro: *op. cit.*, p. 17.

44 Un merci particulier à Herman Lebovics pour sa formule proposée le 19 novembre 2008 et accompagnée de suggestions pertinentes au sujet des conditions internes à la Suisse qui expliqueraient la force de l'imaginaire colonial.

45 Le nom commun *colonial* au sens de «*colon*» ou de «*militaire de l'armée coloniale*» est exclu ici. *Le nouveau Petit Robert: op. cit.*, p. 467 et <<http://www.cnrtl.fr/definition/colonial>> (05.08.08).

entre les deux termes est capitale et éclaire d'un jour nouveau la question du *colonialisme* suisse. Ainsi, affirmer que *la Suisse est coloniale* ne se mesure pas seulement dans l'étude des mouvements migratoires, dans l'analyse des flux économiques et dans la recherche sur les traces laissées par de nombreux Suisses dans les pays colonisés, comme l'affirme Pascal Blanchard pour la France :

Nous avons oublié, ou voulu oublier, que cette histoire est la nôtre. Ce n'est pas seulement celle des conquêtes outre-mer, d'un système de production qui s'impose sur plusieurs continents ou d'une République qui se donne pour mission de vaincre la « sauvagerie » partout où elle se trouve ... mais, bien plus, l'histoire de la relation d'un monde (la France métropolitaine) aux sociétés « indigènes » placées sous sa domination. A ce niveau, l'histoire coloniale nous apprend autant sur nous-mêmes que sur les autres, sur la France de l'entre-deux-guerres que sur la situation politique en Afrique de l'Ouest au tournant du siècle, sur nos mœurs politiques que sur l'affirmation d'une culture caribéenne, sur la construction d'une identité nationale dans l'Hexagone que sur l'émergence d'un nationalisme politique au Maghreb. En conclusion, faire de l'histoire coloniale, c'est faire l'histoire de la dialectique des relations entre les métropoles et les ex-colonies, mais aussi tout simplement de l'histoire nationale. En un mot de l'histoire de France ! Plus qu'un point d'arrivée, ce constat est beaucoup plus un point de départ pour comprendre l'enjeu d'une telle mémoire.⁴⁶

L'adjectif *colonial* présente enfin l'avantage de la polémique dans l'expression *La Suisse coloniale* d'apparence antinomique. Nous avons rétabli ce titre initial en supprimant volontairement le point d'interrogation, imposé lors de l'examen de soutenance, pour affirmer que les représentations produites en Suisse et leurs fonctions appartiennent bien au registre et au mode de pensée colonial. Enfin, le titre de ce travail aurait été mensonger s'il avait été formulé en *La Suisse colonialiste*. En effet, une telle étude aurait exigé d'examiner en priorité les milieux politiques et leur influence. Or, si l'on veut démontrer que la population suisse a partagé une opinion communément admise de domination et un esprit de supériorité par rapport aux pays et aux peuples colonisés, l'analyse des supports populaires devient indispensable car elle nécessite de dépasser le cadre strict du champ politique.

46 Pascal Blanchard: « *Entre apothéose et oubli* » dans *Manière de voir. Polémiques sur l'histoire coloniale* n° 58. Paris, *Le Monde diplomatique*, juillet-août 2001, p. 92.

Les images, documents essentiels au service de l'historiographie

L'usage de l'iconographie et son traitement imposent quelques remarques d'ordre méthodologique. Au cours de cet essai, l'analyse des images apparaît comme une évidence qu'il convient d'expliquer. La sémiologie est devenue peu à peu en histoire un instrument aussi utile que fondamental. Comment considérer les différentes représentations des Africains en Suisse en les décrivant simplement ou en illustrant uniquement le discours sans provoquer une immense insatisfaction? Le recours aux théories sémiologiques de l'image, dont les références figurent dans la bibliographie, devient donc indispensable.

L'utilisation des images en histoire contemporaine reste pourtant problématique. Selon Rémy Pithon :

Les travaux sur l'exploitation des sources iconographiques de l'histoire sont actuellement à la mode. Mais la démarche est parfois d'autant plus balbutiante que certains chercheurs qui se sont autoproclamés spécialistes ont du mal à adapter leur formation classique d'historien à un matériel documentaire qui pose des problèmes spécifiques, ou, à l'inverse, à se soumettre aux règles méthodologiques inhérentes au métier d'historien.⁴⁷

Résoudre ce dilemme tout en évitant de s'imposer une conception théorique doctrinale, rigide et exclusive de la sémiologie des images, oblige l'historien à se servir d'une grille de lecture. Le document intitulé *Lecture et décodage de l'image*, diffusé en marge du dossier pédagogique de l'exposition *Images et colonies*, est d'une grande utilité⁴⁸.

L'analyse d'une image est divisée en sept étapes. La première consiste à identifier le document (auteur, titre, date) et à le reconnaître d'après sa présentation matérielle (affiche, photographie, journal, etc.). La catégorie à laquelle s'attache l'image (portrait, caricature par exemple) et le sujet qu'elle traite (scènes de la vie quotidienne ou événement précis) dans un contexte donné sont à étudier. La deuxième étape consiste à analyser la technique observée (gravure, lithographie). Comprendre la composition d'une image (distinction

47 Rémy Pithon dans la recension de l'ouvrage de Philippe Kaenel et François Vallotton (ss la dir. de): *Les images en guerre (1914-1945). De la Suisse à l'Europe*. Lausanne, éd. Antipodes, 2008, 214 p. dans *Revue Suisse d'Histoire*, vol. 58, n° 4. Basel, Schwabe Verlag, 2008, p. 489.

48 Document transmis par Sandrine Lemaire que je remercie chaleureusement. Voir l'exposition *Images et colonies* organisée par le MHC et l'Achac et éditée par le MHC-BDIC et l'Achac. Cette exposition réalisée par Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Laurent Gervereau et Yann Holo (coordination) s'est déroulée à Paris aux Invalides en octobre 1993 avant de circuler en France et à l'étranger.

des plans et des lignes ; place des personnages, des symboles et des allégories) constitue la troisième étape. La quatrième étape est plus classique : elle consiste à décrire les personnages et les objets en fonction des plans. Ceux-ci doivent être ensuite dépeints plus précisément : leurs traits, leurs attitudes et les relations qui s'établissent entre eux font l'objet d'une description. La cinquième étape consiste à connaître avec exactitude l'auteur de l'image et le contexte historique dans lequel il s'inscrit. Ce travail n'est pas toujours aisé et la quantité de sources disponibles ne laisse souvent pas assez de temps pour mener l'enquête jusqu'à son terme. La sixième étape est capitale : elle s'intéresse à la signification du document et à la description des intentions de l'auteur. De plus, dans cette phase d'interprétation, il importe de connaître le commanditaire de l'image (Etat, office de propagande, industrie, etc.). A nos yeux, la quatrième étape – la *dénotation* – et la sixième étape – la *connotation* – sont essentielles. La septième et dernière étape, celle qui consiste à étudier la portée du document, est à l'origine de nombreuses difficultés. Comment apprécier le succès ou l'échec d'une image, comment évaluer son influence sur le public ? Quand les sources sont suffisantes, bien que cela soit trop rare, et si le mode de diffusion peut être reconstitué, de précieuses indications deviennent alors accessibles. L'auteur invite le lecteur à poser son regard sur les images qui suivent en se référant à cette grille systématique.

Cette dernière étape de la méthode attire en outre l'attention sur un aspect complexe lié à la polysémie. Un signe recouvre plusieurs contenus, plusieurs sens. Il en va de même des images. Au cœur des représentations des Africains en Suisse, la nudité, la beauté, la force physique, les pratiques corporelles, les mœurs sexuelles, les vêtements, les modes de vie sociaux et culturels sont des indicateurs usuels de la différence. Le fonctionnement des sociétés occidentales repose sur des valeurs divergentes et fort éloignées des coutumes africaines. Ces dernières sont souvent considérées de façon dualiste : soit elles sont sauvages donc repoussantes, soit elles sont dignes d'intérêt donc séduisantes. Il est évident que des photographies de jeunes filles à peine pubères, à la poitrine dénudée, inspirent de l'envie et du désir. Des paysages à couper le souffle au milieu d'étendues sauvages peuplées d'animaux extraordinaires engendrent une fascination et un ravissement sans bornes. De plus, les Africains vivent nus, mangent des aliments exotiques apprêtés à leur façon et n'utilisent pas les techniques industrielles. La réalité du terrain le prouve. Bien que fondamentale, cette interprétation des images n'apparaît guère dans la présente étude. En effet, les liens entre l'iconographie retenue et les discours étudiés montrent que la perception de l'autre repose essentiellement sur des rapports d'inégalité. Cette perspective est volontairement privilégiée. A l'avenir, les recherches doivent impérativement se focaliser sur l'aspect polysémique de l'imagerie coloniale suisse.

Comprendre le passé colonial suisse implique donc, pour celui qui l'analyse, de modifier profondément son regard. Si la Suisse est coloniale, c'est qu'elle possède une mentalité coloniale qu'elle alimente de façon autonome, en recourant aux divers supports que le discours colonial produit. Pour qualifier l'attitude coloniale des Suisses, il convient donc de changer d'optique. On ne peut véritablement comprendre l'expression de la « chose coloniale » en Suisse en faisant l'économie d'une étude complète sur l'imaginaire et les représentations mentales.

En se limitant aux colons suisses et à leurs souvenirs, aux entreprises suisses et à leurs réseaux, on ne peut résoudre cette question de manière satisfaisante. Au contraire, en consultant la multitude de supports iconographiques, en usant de la possibilité d'établir des séries et des liens, on dévoile les véritables mécanismes de la Suisse coloniale. Ce qui serait paradoxal, c'est que, malgré la nature des images, la Suisse n'entretienne aucun esprit colonial. Le paradigme qui veut que sans conquête, le colonialisme n'existe pas, pas même dans les esprits, laisse planer un sérieux doute : comment expliquer dans ce cas l'étonnante présence de documents et de supports stigmatisant l'Africain, alors que la Suisse n'a jamais possédé de colonies ni de territoires extra-européens ? Les sources iconographiques et textuelles prouvent qu'il est faux de penser que la Suisse échappe à l'esprit colonial dominant. On ferait d'elle une aveugle et une sourde unique en son genre, hors du temps et de l'espace, sans contact avec l'extérieur, vierge de toute responsabilité coloniale.

Tout cela ne résiste évidemment pas à l'examen. Certes, la production helvétique des images et des représentations mentales des peuples colonisés reste sans commune mesure avec les pays de tradition coloniale, mais c'est qualitativement que cette documentation surprend, par la richesse et la diversité des supports utilisés. Que l'on se place en 1880 ou en 1939, on n'observe guère de divergences dans les représentations, ce qui explique le choix des matériaux retenus dans cette recherche, quelle que soit la chronologie. Mis à part les seuls critères esthétiques qui évoluent selon les canons de la mode, on ne remarque pas de changements dans l'utilisation des principaux stéréotypes.

Comment expliquer dès lors que, si la Suisse utilise les images coloniales des autres, elle en fabrique aussi elle-même ? Comment justifier le succès populaire des villages noirs de l'Exposition Nationale de Genève en 1896 et du 6^e Comptoir suisse en 1925 ? Comment expliquer que les représentations coloniales engendrent des comportements de supériorité raciale au sein de la grande majorité de la population suisse, du plus petit enfant au plus vénérable vieillard ? Pourquoi la Suisse aurait-elle besoin de fabriquer un imaginaire colonial et des représentations fort semblables à celles de ses voisins sur les Africains ? Dans quelle mesure l'expression de cet imaginaire est-elle différemment conçue et perçue par les autres puissances ? N'y aurait-il pas des spécificités fon-

damentalement divergentes en raison de l'origine suisse de la production iconographique ? Toutes ces questions méritent une réponse.

Il faut à la fois décrire les relations entre les différents milieux concernés par l'Afrique et les replacer avec justesse dans leur contexte. La Suisse est un pays en contact permanent avec les terres les plus éloignées de la planète. Comprendre les mentalités suisses au moment où les colonies font partie d'un univers dominé par la suprématie occidentale blanche est complexe. Tout cela mérite une attention particulière. De ce point de vue, à l'acmé des impérialismes, la Suisse revendique son appartenance européenne et s'intègre, par son essence et par son existence, dans la grande famille des puissances occidentales dominantes.

Pour évaluer de façon plus précise la nature de la pensée coloniale en Suisse, la presse est une source bienvenue grâce à son abondante production iconographique⁴⁹. Certes, un inventaire complet des textes et des images diffusés en Suisse au sujet des colonies reste encore à établir. Ce travail est titanesque et oblige de recourir à des équipes de chercheurs. Si la production helvétique est infiniment moins importante que celles des pays colonisateurs, elle présente en outre une très forte homogénéité des thèmes. La faible quantité d'images, toute relative, s'explique aisément par l'absence totale de propagande politique et, dans une moindre mesure, de propagande économique. Dans ce dernier domaine, les frontières sont plus lâches et les industriels suisses ne se préoccupent guère de la nature de leurs alliances, se souciant surtout de la bonne marche de leurs affaires. Ainsi, des grandes entreprises suisses, par exemple, choisissent des campagnes publicitaires ciblées, exploitant les figures du Noir et du Blanc selon les codes propres à l'esprit colonial.

Une autre caractéristique à relever est l'intense mise en circulation de ces images. Elles sont recyclées, réutilisées et reproduites à volonté, sans qu'un retour sur l'origine de leur production ne soit une seule fois envisagé. Les légendes les accompagnant, lorsqu'elles existent, subissent elles aussi des modifications, laissant libre cours à l'imagination de leur rédacteur. L'image perd peu à peu toute référence et devient à son tour un objet construit et déformé, hybride parce qu'elle est le résultat de modifications aussi nombreuses qu'incontrôlées. Les utilisations multiples de l'image montrent à quel point le discours colonial engendre des pratiques qui poursuivent ensuite une existence

49 Pour une approche historique de la presse suisse, voir Ernst Bollinger : *La presse suisse. Les faits et les opinions*. Lausanne, Payot, 1986, pp. 84-87 ; *La presse suisse : structure et diversité*. Berne/Francfort, Herbert Lang et Peter Lang, thèse de doctorat en sciences économiques et sociales, 1976, p. 3 et *Die Schweizer Presse. Festschrift zum 50 jährigen Jubiläum des Vereins der Schweizer Presse*. Luzern, éd. Buchdruckerei Keller & Co A. G., 1933, 296 p.

parfaitement autonome. Ce recyclage permanent de l'image coloniale échappe au contrôle des rares personnes privilégiées qui ont l'occasion de se rendre en Afrique. Autrement dit, parmi les Suisses ayant vécu une expérience sur le terrain – quelle que soit la nature de leurs convictions et quelle que soit la fonction qu'ils aient occupée alors sur place –, personne ne s'insurge contre les stéréotypes dévolus aux Africains ni ne les corrige. Le fait que les Africains ne produisent aucun écrit à cette période accentue le poids du crédit que l'on porte à ces visions faussées.

Le Suisse ayant séjourné en Afrique est piégé par son origine. Il lui est impossible de dissocier sa perception des réalités africaines des stéréotypes occidentaux. En comparant par exemple les photographies prises sur place par les voyageurs et les affiches publicitaires placardées en Suisse et créées par des graphistes suisses, on met en évidence les similitudes qui existent entre les deux supports. Si, de surcroît, les récits de voyageurs, les romans, les textes scientifiques produits par les Suisses renforcent les images, il y a fort à parier que l'idéologie coloniale touche une très grande partie de la population. Cela implique de traiter les conditions de réception des supports coloniaux et de la réceptivité du public suisse. Dans les situations où les sources permettent de dresser un décompte, certaines images sont vues par des centaines de milliers de personnes. Prendre en considération des matériaux moins nobles et moins habituels, constituer des séries d'images, comparer différents textes, poser un regard plus global sur les sources, avec le recul nécessaire, est pour l'historien l'occasion de mieux comprendre la Suisse coloniale.

L'étude et l'analyse des images nécessitent la constitution d'un corpus de sources quantitativement et qualitativement solides. Les résultats obtenus sont issus principalement de la lecture systématique de supports visuels de tout ordre et de tout type. Les images imprimées sur les affiches de cinéma et de publicité, les affichettes, les catalogues, les emballages de produits courants de consommation sont regroupées. Toute représentation imagée des Africains constitue un élément d'une série thématique et chronologique. Le critère de sélection retenu est relativement simple : le support doit être diffusé en Suisse, même s'il est de provenance étrangère ou être conçu par un graphiste suisse. Dans l'image, le stéréotype est facilement repérable. Les seules exceptions, très rares, sont les sources représentant des Noirs d'origine extérieure à l'Afrique. Pour éviter tout amalgame, ce type de support n'a pas été retenu.

La force de l'imaginaire colonial en Suisse

Quelles sont les causes et les raisons internes susceptibles d'expliquer la force de l'imaginaire colonial suisse ? Posons donc des jalons et esquissons quelques pistes avant d'approfondir dans cette recherche les propositions qui suivent. L'Etat fédéral ne voit le jour qu'en 1848 et il est sujet à d'importants réajustements en 1875. La cohésion nationale devient une priorité. La volonté de créer un esprit identitaire national dans les classes populaires est manifeste avec, par exemple, la mise sur pied d'expositions et de foires à l'échelon du pays. La question coloniale n'est donc pas une priorité des élites, ni des classes populaires. Comme un exutoire distrayant, elle participe cependant à la solidification de l'identité nationale suisse.

Le déclin de la civilisation occidentale est une hypothèse à retenir. Les tribus et les peuplades primitives sont considérées en Suisse et en Europe comme les derniers vestiges d'une humanité censée disparaître implacablement. A l'opposé, le civilisé est exposé à une vie trop décadente ou trop raffinée. De fait, le naturel – la signification de ce mot est éloquente – est celui qui survit et résiste à l'adversité, aux aléas de la nature. Or, l'homme à l'état primitif n'existe pratiquement plus en Suisse depuis le développement du tourisme alpin. Seuls le folklore, souvent valorisé, et les séquelles du crétinisme, vivement dénoncées, ravivent l'existence d'un temps définitivement révolu. La nature alpine est désormais dominée. En ce sens, la figure du paysan montagnard est désormais magnifiée, ce que rappelle Mondher Kilani :

L'habitant de la montagne apparaît dans toute sa «sauvagerie» et son «arriération», alors que celui de la plaine devient l'exemple du bon citoyen et le modèle à suivre. C'est le montagnard qui est maintenant qualifié de «routinier», de «pratique» et de «rude». [...] Son particularisme qui faisait de lui un être «original» ayant su se préserver de la «dégradation» des plaines, ce qui le rendait appréciable aux yeux de ceux qui le visitaient, devient avec le temps la manifestation d'un «esprit de clocher», l'expression d'une solidarité de «clan».⁵⁰

L'histoire culturelle est un champ de recherches qui apparaît à l'aube du XIX^e siècle⁵¹, concomitamment à l'émergence des images coloniales et à leur diffusion.

50 Mondher Kilani : « *Les images de la montagne au passé et au présent. L'exemple des Alpes valaisannes* » dans *Schweizerisches Archiv für Volkskunde*, 1984, n° 80, p. 40.

51 François Vallotton et Nora Natchkova : « *Entre éclat et repli, l'histoire culturelle en Suisse* » dans Philippe Poirrier (ss la dir. de) : *L'histoire culturelle : un « tournant mondial » dans l'historiographie ?* Dijon, Etudes Universitaires de Dijon, 2008, p. 95.

La *Volkskunde* que l'on peut traduire par l'expression « *ethnologie régionale* »⁵² se décline selon trois axes :

Une perspective fortement nationale, rejetant les valeurs d'une culture populaire ouvrière, et consacrant le modèle patriarcal au rang d'élément constitutif unique de la famille et, par là, de la société.

Dans une volonté de se distinguer de l'ethnologie régionale allemande [... , on met] un fort accent sur les vestiges de la culture nationale, et tout particulièrement sur les modes de vie de la population alpine présentés comme les fondements authentiques du caractère helvétique.⁵³

Les auteurs suisses critiquent ce déclin de la civilisation d'un point de vue matérialiste. Lorsqu'ils arrivent en Afrique, des voyageurs comme René Gouzy ou Daniel Bersot sont désillusionnés. Ils découvrent des contrées où la civilisation européenne a pris irrésistiblement le dessus. Le charme de la nudité et des mœurs primitives précède la déception devant le port du vêtement généralisé et le recours aux techniques industrielles. Désabusés, les écrivains suisses ressassent les bienfaits d'un âge d'or imaginaire. La pratique du chant, de la musique et de la danse sont les rares qualités dévolues aux Noirs parce qu'elles sont primitives, c'est-à-dire spontanées et libérées de toute codification. La nostalgie qui envahit les Blancs dès leur retour en Europe naît de cette disparition d'une ère révolue.

Les conflits sociaux internes à la Suisse durant la période considérée sont évidemment liés au mouvement ouvrier et à l'émergence des revendications syndicales. Les travailleurs établissent une analogie entre leurs conditions de

52 En Suisse, au sein de l'Université, trois courants dominant. Le premier est initié par Jacob Burckhardt à l'Université de Bâle, le deuxième est né au sein de l'Université de Fribourg avec la création d'une chaire germanophone d'histoire de la civilisation et est fortement lié au catholicisme. Il disparaît avec le départ de son créateur Kaspar Decurtins en 1914 tout en lui substituant deux prolongements : le premier initié par Gonzague de Reynold et le second s'intéressant à l'histoire du catholicisme. Le troisième courant est celui de la *Volkskunde*. *Ibidem*, pp. 95-98.

53 *Ibidem*, p. 98. Marguerite Burnat-Provins, Française installée à Savièse, « *condamne un pays < prêt à sacrifier tout son passé pour de l'argent. Cela rapporte [...], mais qu'est-ce que cela emporte : les costumes, les traditions, l'originalité des mœurs [...]. >* ». Passage tiré de l'ouvrage de Cédric Humair et Hans Ulrich Jost (ss la dir. de) : *Prométhée déchaîné : technologies, culture et société helvétiques à la Belle Epoque*. Lausanne, éd. Antipodes, 2008, revue *Les Annuelles* n° 11, cité dans la recension de Grégoire Gonin dans *Revue Suisse d'Histoire*, vol. 58, n° 4, *op. cit.*, p. 475. Marguerite Burnat-Provins « *porte le costume saviésan [...] comme un manifeste contre la modernité, contre la mode, contre le féminisme naissant dont les luttes contreviennent à l'ordre naturel et à l'essence féminine* ». Jean-Benoît Clerc : « *Corps peints, corps photographiés. Regards citadins sur les femmes valaisannes* » dans Gilles Boëtsch (ss la dir. de), *Le corps de l'alpin. Perceptions, représentations, modifications*. Marseille, éd. des Hautes-Alpes, 2005, p. 190.

vie et la condition sociale des colonisés. La presse socialiste, communiste ou anarchiste se garde pourtant de prôner l'égalité complète des exploités. Ce paradoxe – qui n'est qu'apparent – repose sur le fait que l'Africain est un déversoir commode. L'indigène est une allégorie qui soulage les frustrations à bon compte.

De ce point de vue, une correspondance existe aussi entre le rôle et la place des femmes dans la société helvétique avec ceux de leurs consœurs – plutôt de leurs congénères – africaines. La production iconographique et littéraire présentée dans cette recherche est essentiellement le fait d'hommes. Hormis quelques exceptions constituées exclusivement de femmes missionnaires, les Suissesses ne produisent pas de discours sur l'Afrique et ses habitants. Dans ces conditions, pourquoi s'étonner des descriptions masculines sur la beauté ou sur la laideur du corps féminin ou sur les tâches dévolues aux Africaines? Les changements naissants dans les rapports entre les hommes et les femmes en Occident n'apparaissent pas dans les sociétés africaines «*figées*» et «*apaisées*». Pour la société suisse, la femme africaine, tâcheronne exploitée, et le *boy*, paresseux docile, sont des représentations classiques du discours colonial qui ont du sens. Elles rappellent aux contestataires de la hiérarchie sociale la validité du modèle sociétal traditionnel.

La société occidentale dominée par la bourgeoisie est bousculée par diverses revendications. La communauté africaine située au bas de l'échelle est séduisante pour certains milieux. Grâce au mouvement colonial, les missionnaires se rendent compte qu'ils disposent d'une occasion aussi unique qu'inespérée d'inculquer les valeurs chrétiennes à des individus encore malléables et réceptifs. La difficulté de lutter contre le vice en Europe oblige les missions à réussir en Afrique. Dans leur idéal, l'Africain civilisé ne consomme pas d'alcool, respecte les codes moraux et vit sa foi de converti sans défaillir. De cette manière, les défauts des Noirs sont l'exact miroir de ceux reprochés aux Blancs.

La description des paysages naturels africains encore intacts est un expédient utile pour rappeler au public suisse l'importance de la préservation du paysage – sous-entendu alpin –, naguère préservé de toute intrusion humaine. On fonde en 1905 la Ligue pour la conservation du patrimoine (*Heimatschutz*) et en 1909 la Ligue pour la protection de la nature. Une loi fédérale sur la police des forêts, promulguée en 1910, impose de remplacer tout déboisement par une plantation d'une surface équivalente. Le Code civil de 1907 prévoit des restrictions à la propriété pour protéger un site tandis que le Parc national s'ouvre au public dès 1914⁵⁴. Toutes ces mesures sont prises alors que l'avan-

54 Voir à ce sujet François Walter: *Les Suisses et l'environnement: une histoire du rapport à la nature, du XVIII^e siècle à nos jours*. Carouge et Genève, éd. Zoé, 1990, pp. 271-273.

cée de l'urbanisme et de la colonisation intérieure menace des territoires devenus accessibles. C'est dans ce contexte que les auteurs comparent les paysages africains aux espaces naturels suisses. Les pistes suggérées ci-dessus sont stimulantes. Cette étude n'est donc qu'un point de départ, une synthèse sur les rapports entre la Suisse et l'Afrique noire à l'époque coloniale.

Considérations méthodologiques

Pour des raisons historiographiques et pratiques, l'aire géographique de ce travail est limitée au nord, aux frontières du Maghreb, de l'Égypte, de l'Éthiopie et de l'Erythrée et au sud, de l'Afrique du Sud. L'Afrique centrale est privilégiée par rapport à l'Afrique de l'Ouest grâce aux sources disponibles. Afin de vérifier si des différences surgissent d'un canton à l'autre, des sources en allemand et en italien ont été consultées chaque fois que cela était possible.

La période de 1875 à 1939 est fixée par rapport au bornage temporel classique de l'histoire politique. Elle suit la chronologie des phases de conquêtes coloniales. Cela est en l'occurrence adapté au traitement des archives disponibles. De même, si l'on considère la fin du XIX^e siècle, la production iconographique augmente de façon exponentielle à partir de 1875. Cependant, cette borne n'est guère pertinente pour la production littéraire, notamment la littérature de voyage. Ce genre aux origines lointaines dont le XVIII^e siècle est friand ne fait l'objet d'aucun historique ni d'un développement précis. Cette lacune laisse volontairement de côté la genèse du récit de voyage en Suisse et en Europe. Aussi bien du point de vue littéraire que du point de vue politique, ce manque, source d'éventuels reproches, est assumé par l'auteur. Le lecteur comprend, on le souhaite, que les bornes temporelles fixées en 1875 et en 1939 sont le résultat de l'incapacité de gérer la masse documentaire. Bref, pour certains supports, ce *grand écart* chronologique choque et surprend bien qu'il ne vise qu'un seul but : illustrer sans équivoque la quasi-immuabilité des images et des représentations stéréotypées.

Pour expliquer ce qu'est la Suisse coloniale, il faut avant tout prendre en considération la nature même du regard que les Suisses posent sur les Africains. C'est ce regard qui fonde une vision coloniale du monde. En effet, aux yeux des expatriés helvétiques, les Noirs font *naturellement* partie d'un monde colonisé. Avant qu'un Blanc ne parte pour l'Afrique, il est déjà gavé de références discriminatoires à l'encontre des Africains, au point qu'il n'est plus capable de distinguer les différences entre les représentations lues ou placardées en Europe et la réalité africaine dans laquelle il vit. Les relations faussées

avec l'Africain sont peu à peu inconsciemment légitimées, puis *incorporées*. C'est cette interprétation du monde exotique qui permet de mieux comprendre le regard suisse sur les colonisés. Aucun retour vers l'indigène et sa réalité propre n'est envisageable. L'enfermement dans une pensée stéréotypée s'érige en idéologie grâce au discours colonial. La perte du sens critique est consommée. Ainsi, l'*absence* d'un discours *anticolonial* – ce néologisme souligne l'existence d'un discours *anticolonialiste* – en Suisse n'est pas seulement le fait de l'*absence* d'un empire. Elle est surtout la preuve de l'étonnante capacité de conviction de l'esprit colonial.

Cette recherche débute par l'analyse de la production littéraire des intellectuels, des scientifiques et des voyageurs suisses. Ce choix est délibéré. Il part du principe que l'historiographie classique retient surtout les écrits de la classe supérieure, des érudits, des connaisseurs, en résumé: de l'élite. L'histoire culturelle en Suisse cherche à étudier «*les relations entre culture populaire et culture d'élite (un thème que l'on trouve aux origines des traditions scandinave et helvétique de l'histoire culturelle)*»⁵⁵. Au premier abord, les écrits d'un explorateur publié dans une revue spécialisée n'a pas le même retentissement qu'une lettre d'un employé colonial. Ce qui est cependant étonnant, c'est que la production discursive et iconographique coloniale présente des similitudes quels que soient les auteurs.

Ce choix implique une importante conséquence: la construction d'un plan en deux parties⁵⁶. Cette répartition explique comment l'imaginaire colonial s'élabore en Suisse et comment il se développe. On considère d'habitude que seule l'étude des voyageurs est satisfaisante. Pourtant les représentations et les images stéréotypées surgissent et se propagent en Suisse au sein d'autres groupes sociaux. Elles sont présentes dans les formes les plus variées du discours. Suivant cette logique, les rares Africains en Suisse sont donc censés modifier la perception et le regard d'abord de façon simple par le contact, ensuite de façon complexe, par les impressions qu'ils produisent. Or il n'en est rien. Les spectateurs des villages noirs et les anthropologues portent un jugement identique sur les Africains. Tous ne retiennent que les stéréotypes corroborant leurs interprétations.

Comment ces stéréotypes se multiplient-ils? Le troisième chapitre est un inventaire des nombreux supports où les Africains sont représentés. Qu'elles soient destinées à un public non averti ou à une élite, ces reproductions et ces images s'inspirent, à l'évidence, de celles produites par les puissances impé-

55 Peter Burke: «*Pas de culture, je vous prie, nous sommes britanniques...*» dans Philippe Poirrier (ss la dir. de): *op. cit.*, p. 24.

56 Un merci particulier à Nicolas Bancel de m'avoir suggéré ces remarques méthodologiques fort utiles.

rialistes voisines. Cette explication reste toutefois insuffisante. C'est pourquoi la première partie de cette recherche s'intéresse aux acteurs que sont les voyageurs et les Africains de passage et à la mise en scène, c'est-à-dire le décor dans lequel se joue la *colonialité*. Il y a en Suisse une capacité de reproduire un discours et des images de type colonial de façon autonome. Le recours à des livres pour enfants, à des manuels scolaires, à des images missionnaires, à des affiches publicitaires et à des *cartoons* n'est, en ce sens, pas anodin. Cela explique comment la notion de supériorité raciale est parfaitement intégrée à la société helvétique. Cette dernière s'accommode du discours colonial et de ses attributs sans obstacle majeur.

Le corpus réuni dans cette étude est hétéroclite et son usage peut être qualifié de libéral. Dans les pages qui suivent, le lecteur s'étonne sûrement de la proximité des images produites pour les enfants avec celles des études les plus érudites. Ce choix est volontaire: il place côte à côte des images de diverses sources, sans véritable point commun, qui ne sont pas forcément publiées à la même époque et destinées au même public. L'intérêt d'une telle construction est de présenter l'homogénéité et la permanence des représentations tout au long de la période retenue. L'utilisation diachronique des images consiste à établir des séries qui soulignent la permanence des stéréotypes. Ce principe est à l'origine de la présentation particulière des annexes.

Le plan de ce travail se présente de la manière suivante. Un premier chapitre s'intéresse au regard des voyageurs, regard proposé aux Suisses par le biais de publications, de conférences et de contacts personnels. Un second chapitre est consacré au regard des Africains posé sur les Suisses, dont les traces, certes trop rares, confirment certaines tendances. Les Africains des zoos humains constituent la seule opportunité pour le Suisse ordinaire de se confronter physiquement à un colonisé. Ces lieux d'exhibition sont donc l'objet d'une analyse incontournable. Le troisième chapitre concerne les sources et leur prodigieuse variété de formes et de supports. Ces trois chapitres constituent la première partie consacrée aux acteurs et à la mise en scène. La seconde partie est divisée en quatre chapitres. Le paysage africain est abordé parce qu'il est vu comme un décor, une scène et un lieu d'expression. L'Afrique accueille le théâtre colonial, dont la pièce, inlassablement rejouée, met en scène le dominant et le dominé. Le cinquième chapitre comprend les témoignages textuels ou visuels de la vie quotidienne des voyageurs et des employés suisses. L'examen détaillé des stéréotypes qui sont transmis par les témoins fait l'objet du sixième chapitre. Les comparaisons entre les clichés photographiques pris en Afrique et les images produites et diffusées en Suisse sont établies dans le septième chapitre sous une forme conclusive. Ce plan a l'avantage de reprendre les éléments développés dans les parties précédentes et de suivre la logique imposée par le regard des Suisses sur les Africains.

Pour échapper à d'inévitables répétitions ou à des allées et venues incessantes dans la chronologie, la période retenue est systématiquement reprise à l'intérieur des sept chapitres. Si le résultat final est satisfaisant, il ne résout toutefois pas une série de problèmes. En effet, ce texte devait comporter à l'origine deux parties supplémentaires nécessitant à elles seules un travail de très longue haleine. Les conclusions présentées ici sont un premier résultat, « *un premier pas dans un maquis* »⁵⁷, tiré d'une documentation volumineuse et variée.

Pour répondre avec justesse à la question de savoir si la Suisse est coloniale ou non, l'historien est confronté à une série de difficultés. La première réside dans l'abondance et dans l'éparpillement des sources. Par exemple, la presse quotidienne et hebdomadaire représente plus d'un million de pages consultées, soit l'équivalent de plus de quarante mètres linéaires. Ces journaux et ces revues ont été lus page après page. Faute de synthèses ou de monographies publiées sur ce sujet, il est impossible de repérer la moindre trace intéressante dans cet amas sans lire au moins les sous-titres et sans parcourir les pages publicitaires. Enfin, la réception de ces publications auprès du public est difficile à évaluer. Les recherches effectuées dans ce domaine sont souvent ciblées sur un titre ou une période particulière.

L'origine des supports est fort diverse. Il est difficile d'accorder le même poids ou le même crédit à tous les fonds. La photographie n'est guère intéressante parce qu'elle est presque exclusivement produite à l'étranger; mais sa diffusion, facilitée par le développement postal et l'intensification des réseaux, est d'autant plus importante que les images étrangères circulent intensément en Suisse. Le film est lui aussi difficile à traiter. Dans une première analyse, la réception des projections se fonde sur une étude succincte des programmations et des critiques de films. Par rapport à la représentation des Africains en Suisse et à la perspective retenue, ce travail n'a guère été fait jusqu'à aujourd'hui. Une seconde analyse fondée sur une « *logique de légitimation et de hiérarchisation des films* »⁵⁸ nécessite la construction de tableaux de synthèse tels qu'ils sont présentés dans les annexes. Ce matériel est donc indispensable au point de vue méthodologique.

57 Cette expression a été formulée par Nicolas Bancel en 2008. Lors d'un entretien avec l'auteur le mercredi 13 septembre 2000, Bouda Etemad parlait déjà d'un domaine traversé par beaucoup de chercheurs sans que personne ne s'y arrête vraiment.

58 François Vallotton et Nora Natchkova : « *Entre éclat et repli, l'histoire culturelle en Suisse* » dans Philippe Poirrier (ss la dir. de) : *op. cit.*, p. 108, à propos de la thèse de Gianni Haver consacrée au cinéma : *Les Lueurs de la guerre. Ecrans vaudois 1939-1945*. Lausanne, Payot, 2003, 488 p.

La formation du corpus est établie selon des principes simples. Le premier consiste à travailler sur des sources inexploitées ou sous-exploitées. Quelques revues missionnaires, plusieurs centaines d'affiches, les fonds publicitaires de l'industrie chocolatière et les fonds privés en sont les exemples les plus explicites. Un deuxième principe est d'étudier les couches de la société helvétique de la fin du XIX^e siècle au début du XX^e siècle par la consultation de certains supports plus *éphémères* que les livres ou les revues de géographie dirigées et éditées par les scientifiques les plus brillants. Les manuels scolaires, les jeux pour enfants, mais aussi la presse hebdomadaire illustrée s'adressant en priorité aux familles sont des supports incontournables. Le troisième principe est la consultation de la documentation *légère*, inhabituelle dans l'historiographie traditionnelle: les dessins humoristiques, les blagues et les émissions de radios sont rarement utilisés, mais plus couramment intégrés, heureusement, en histoire culturelle. Cette méthode présente l'avantage de multiplier les points de vue.

Une autre difficulté provient du fait que certains historiens affirment que, étant strictement dépendante de la propagande impérialiste, la Suisse ne fait que reproduire les supports des métropoles voisines⁵⁹. Pour ne pas prêter le flanc à cette critique aussi usuelle qu'écoulée, il convient donc de privilégier les sources suisses. Des concepteurs d'affiches suisses, des voyageurs, des photographes d'origine suisse produisent et publient des documents destinés principalement au public suisse. C'est pour cela que les archives et les auteurs suisses sont maintes fois cités. L'influence extérieure joue évidemment un rôle majeur dans la propagation des idées coloniales. Mais séparer le rôle des uns et des autres est un travail qui n'est aujourd'hui encore pas abouti et qui, de fait, n'est pas l'axe majeur de cette étude. Dans certains domaines où les sources se font rares, comme la carte postale par exemple, ce principe d'exclusivité suisse a été difficile à appliquer.

Les archives suisses ont le mérite de se regrouper en un petit espace géographique. La masse documentaire et iconographique n'est cependant pas facile à exploiter. Ceci constitue une troisième difficulté. Certains fonds sont inédits, d'autres sont gigantesques, d'autres encore sont en désordre. Par exemple, les archives de *Suchard* à Neuchâtel n'étaient pas encore classées au moment de leur consultation et ne faisaient l'objet d'aucun inventaire. Malgré un répertoire complet à disposition, les archives de l'Exposition nationale suisse de Genève représentaient cent quatre-vingt-seize mètres à dépouiller. Les dossiers personnels des employés suisses au Congo conservés à Bruxelles étaient littéralement amoncelés dans un hangar. La motivation et l'abnégation sont absolument nécessaires pour contourner de tels obstacles.

59 Cette remarque ne figure dans aucun texte consulté, comme si elle constitue une évidence. Elle est souvent avancée lors de colloques ou de discussions informelles.

Les affiches sont plus faciles à examiner grâce à l'outil informatique. Ce sont plus de cent quarante mille images qui proviennent de différents fonds, soit moins de la moitié des placards conservés en Suisse. En consultant la bibliographie, le lecteur remarque facilement que cette tâche a souvent frisé la démesure. Cela constitue de fait une limite de la portée de ce travail. Cet ouvrage n'est donc pas l'aboutissement d'une analyse fouillée de la culture coloniale suisse – tâche complexe toujours en friche – mais avant tout d'une étude des représentations de l'Afrique et des Africains en Suisse, comme l'indique le sous-titre.

Enfin, quelques dernières précisions s'imposent. Les termes *indigène*, *autochtone* ou *primitifs*, les noms comme *Pygmée*, *Esquimau* ou *Lapon* attribués par les Blancs au lieu d'*Aka*, d'*Inuit* ou de *Same*, de même que les mots comme *civilisé*, opposé à *sauvage*, ou *culturel*, opposé à *naturel*, n'ont pas toujours été utilisés à dessein, mais le plus souvent pour éviter des lourdeurs et des répétitions. Afin de restaurer une certaine fluidité du texte, le mot (*sic*) a été supprimé systématiquement de toutes les citations dont l'orthographe fautive est scrupuleusement retranscrite.

1^{re} partie

Les acteurs et la mise en scène

1. Les Suisses et l'Afrique

La Suisse ne possède officiellement pas de territoires outre-mer. Elle ne dispose d'aucun bureau, d'aucun office fédéral en matière de colonies, ni d'institutions gouvernementales permanentes susceptibles de s'intéresser à de telles questions. Il importe pourtant de savoir ce qui crée et constitue le discours colonial et développe la mentalité coloniale en Suisse. La propagande des pays colonisateurs voisins influence les esprits au moyen d'affiches, de publicité, de tracts ou d'expositions¹. L'empreinte européenne sur la société helvétique existe depuis longtemps : la Suisse n'a jamais été un îlot isolé au cœur du continent, refermé sur lui-même et s'interdisant tout échange avec le monde extérieur. A partir de ce constat, une première hypothèse est d'affirmer que les convictions coloniales en Suisse sont le strict résultat de l'apport extérieur des métropoles voisines. Or, face aux archives, l'évidence saute aux yeux : les discours et l'iconographie produits en Suisse et par des Suisses, sur l'Afrique et les Africains, véhiculent le même contenu propagandiste que ceux des puissances impérialistes. Une seconde piste s'impose désormais. Sans minorer le rôle des influences extérieures, relayer des idées coloniales et les diffuser en Suisse est l'œuvre des Suisses eux-mêmes qu'ils se soient ou non rendus en Afrique.

L'écriture de l'histoire des Suisses en Afrique et ses méthodes

Les voyageurs, de quelque religion, idéologie ou parti qu'ils soient, se chargent de ramener dans le pays natal des témoignages, des objets, des photographies de leur expérience africaine. Les soldats, les employés d'administration, les

1 Par exemple, l'affiche de l'Exposition coloniale de 1931 à Vincennes est imprimée de manière récurrente dans la presse suisse et montre à quel point l'influence des supports de propagande étrangers trouve du résonnant. Comme preuve, il faut noter que *La Patrie suisse*, hebdomadaire très populaire édité à Genève et diffusé dans plus de 80 restaurants et cafés de Suisse romande, *L'Echo illustré*, hebdomadaire catholique fondé en 1929, *L'Illustré*, hebdomadaire édité à Lausanne et fondé en 1921, *La Sentinelle*, quotidien socialiste édité à La Chaux-de-Fonds ou *La Liberté*, quotidien catholique édité à Fribourg, consacrent jusqu'à une dizaine d'articles accompagnés parfois de clichés photographiques à l'Exposition. La presse suisse alémanique n'est pas en reste au point que des journaux satiriques, comme le *Nebelspalter* de Zurich par exemple, en font l'objet de dessins humoristiques.

missionnaires et les scientifiques agissent de la même façon. Connaître leur biographie, leurs faits et gestes sur place sert à établir avec précision leur influence sur les mentalités helvétiques. Loin d'être homogène, le discours de ces témoins, basé sur leurs expériences, converge pourtant lorsqu'il s'agit de décrire l'Africain et ses mœurs, si exotiques à leurs yeux.

D'autres Suisses ne ressentent pas la nécessité ou l'envie de se rendre en Afrique pour propager les idéaux coloniaux. Ils œuvrent directement depuis la Suisse en éditant tracts, journaux et revues, en créant des associations, en militant ouvertement auprès du monde politique et économique. Les limites de leur succès expliquent que la Suisse n'a guère pu s'immiscer concrètement dans la politique africaine, ni revendiquer un quelconque territoire outre-mer. Des personnages importants, plus rarement des milieux influents, font de l'Afrique leur cheval de bataille et cherchent à développer le credo colonial, parfois avec de grands moyens.

Quelques voix discordantes brisent l'harmonie de cet ensemble idéologique monolithique. Elles n'ont guère d'influence, car, *in fine*, elles ne remettent jamais en cause le lien d'infériorité qui soumet le colonisé au colonisateur. Si des critiques émergent çà et là, elles se focalisent essentiellement sur la manière de traiter et de considérer les indigènes. En d'autres termes, ce qui importe aux yeux des détracteurs suisses du système colonial, c'est la lutte contre l'esclavage et non la lutte pour l'égalité inaliénable et inaltérable des races².

Pour faire progresser la connaissance du monde africain, d'aucuns n'hésitent pas à considérer les sources occidentales comme viciées au point d'en refuser l'emploi ou de dénigrer l'historien qui se penche sur elles et les utilise³. Or, dans

- 2 En ce sens, on ne peut rejoindre l'analyse proposée par l'historien Hans Fässler à la suite de la traduction française de son ouvrage *Reise in Schwarz-Weiss*, *op. cit.* Selon lui, il y aurait eu deux camps, les « méchants » pro-esclavagistes opposés aux « bons » abolitionnistes. Comme on le démontre plus loin, la lutte antiesclavagiste ne remet jamais en cause les codes inégaux dans les relations entre Noirs et Blancs. Autrement dit, passer du statut d'esclave à celui d'indigène ne représente aucun progrès véritable vers l'égalité ou la liberté. *Le Matin* du samedi 20 octobre 2007, pp. 8-9. Sur la sortie du livre en allemand, voir l'article de Frank Heer : « *Die Schweizer Sklaven* » dans *FACTS* du 1^{er} décembre 2005, pp. 88-89. Sur la sortie du livre et le canton de Fribourg, voir *La Liberté* du jeudi 6 mars 2008, p. 10. Sur l'esclavage et la Suisse, voir le catalogue de l'exposition organisée par le MEG : *Mémoires d'esclaves*. Genève, MEG, 1997, 166 p. et Thomas David, Bouda Etemad, Janick Marina Schaufelbuehl : *op. cit.*, 183 p.
- 3 Comme exemple récent, voir Peter Martin, Christine Alonzo (ss la dir. de) : *Zwischen Charleston und Stechschritt. Schwarze im Nationalsozialismus*. München, Dölling und Galitz Verlag, 2004, 790 p. Dès sa parution, il est attaqué par certains africanistes allemands et quelques organisations de regroupement et de défense des Africains résidant en Allemagne. La controverse repose sur la légitimité des auteurs par rapport à leur sujet en raison de leur statut de Blancs occidentaux.

la présente situation, le but n'est pas de mieux comprendre l'Africain, ses caractéristiques, ses particularités et encore moins son mode de vie ou ses traditions. Ce qui importe, c'est la déconstruction du discours sur l'indigène noir et l'analyse de la vision de l'occidental. Traditionnellement, on retrace l'itinéraire d'un Européen voyageant en Afrique et les étapes qu'il effectue sur place en commentant et en expliquant ses choix, en mesurant son attitude face aux indigènes, en analysant son comportement et, si possible, en intégrant cette expérience dans un contexte plus large.

Dans le cas de la Suisse, cette démarche est particulièrement intéressante, à condition de changer de point de vue. La connaissance du continent noir à travers les parcours de Suisses voyageurs ou émigrés et les textes rédigés par des penseurs suisses apportent beaucoup plus d'informations sur l'imaginaire et les mœurs des Suisses au sujet des Noirs que sur les Africains eux-mêmes. Nul besoin de faire l'impasse sur les sources classiques chères aux africanistes et à leur champ d'études.

Les Suisses en Afrique

Se rendre en Afrique est un voyage réfléchi que l'on n'entreprend pas à la légère. Entre la fin du XIX^e siècle et la période qui précède la Seconde Guerre mondiale, l'avancée technologique des moyens de transports, le progrès médical dans le domaine de la prophylaxie des maladies tropicales et l'amélioration des infrastructures à l'intérieur des colonies rendent le voyage moins contraignant et moins dangereux, certainement moins exotique aussi. Les voyageurs sont issus de toutes les catégories sociales⁴. Les hommes représentent une très forte majorité de l'effectif des migrants. Le contingent suisse est formé essentiellement de soldats et d'employés d'administration. Une partie minime de cet échantillon est composée de missionnaires et de scientifiques. Ces «aventuriers» se déplaçant comme des touristes sont fort rares et leurs souvenirs absents de la plupart des sources disponibles.

La représentativité des expatriés suisses pose un problème quantitatif plus que qualitatif. Si le voyageur ne constitue en effet qu'un infime élément de la société helvétique, c'est-à-dire très peu typique, il n'en est pas moins un acteur

4 Pour se faire une idée de cette diversité sociologique, il suffit de passer en revue les quelque 8000 registres de matricule (RM) conservés aux AAB à Bruxelles. La rubrique «*Détails biographiques*» contenant les informations sur le passé de chaque employé est une source très précieuse de ce point de vue.

essentiel. La connaissance de l'Afrique transmise en Suisse se fait prioritairement par les témoignages, avant toute autre modalité. Les textes de ces personnes deviennent donc indispensables, même s'ils sont peu nombreux. En conséquence, ce n'est pas à l'exemplification, mais à l'investigation qu'il faut recourir pour établir les faits⁵.

Les expatriés entretiennent un imaginaire qui leur est propre en raison de leur expérience du continent noir. De plus, leur sensibilité individuelle, leur ressenti et leur mémoire divergent en fonction des expériences vécues par chacun d'eux. En conséquence, la difficulté pour l'historien réside dans la capacité de restituer une mentalité communément partagée. Si elle existe, la pensée coloniale doit sourdre de chaque individu autour de concepts fondamentaux qui la définissent. Ainsi, plus que l'exemplification des biographies coloniales – travail de haute importance –, c'est l'analyse de quelques personnages au parcours de vie sensiblement varié qu'il faut privilégier. La représentativité la plus large inclut aussi bien le colonisateur fanatique que le sceptique désabusé. Dans tous les exemples considérés, la persistance des clichés et des stéréotypes dont les Africains sont affublés devient patente.

Les employés coloniaux

La vie de coloniaux suisses célèbres, soit par leurs exploits, soit par la conservation systématique de leurs écrits et de leurs souvenirs, est très bien documentée. Cependant, la caractéristique du courant migratoire vers l'Afrique à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle réside dans la forte cohorte de personnes anonymes, de modestes employés, de jeunes hommes pour la plupart au chômage. Ces Suisses rêvent de l'eldorado, cherchent à vivre une aventure et à obtenir les avantages d'une vie meilleure.

Pour le chercheur, une difficulté supplémentaire bloque l'analyse cohérente de ce modeste effectif migratoire. En effet, comment mesurer l'influence de ces employés coloniaux sur leurs compatriotes? La faible importance de ces histoires personnelles par rapport à d'autres recherches sur l'Afrique illustre

5 « En ce sens, l'histoire a bien des méthodes. On peut les classer en deux groupes que j'appellerai, pour faire vite, l'investigation et la systématisation et qui reposent sur deux types de preuves, la preuve factuelle et la preuve systématique. [...] Les systématisations ne sont pas propres à l'histoire. On les retrouve en sociologie et en anthropologie. Mais les méthodes qui permettent de les valider sont inégalement rigoureuses. La plus faible consiste à apporter des exemples à l'appui de la systématisation. On peut l'appeler < exemplification >. Sa validité repose sur le nombre et la variété des exemples proposés et elle est donc elle-même inégale : l'historien ne trouve pas toujours autant d'exemples qu'il le souhaiterait ». Antoine Prost : *Douze leçons sur l'histoire*. Paris, Seuil, 1996, pp. 290-291.

de façon éclatante combien il importe aujourd'hui de prendre en considération les sources privées accumulées au sein des familles. Les fonds découverts sont souvent très riches. Dès lors, la force de la méthode réside moins dans la constitution de biographies complètes que dans l'exploitation approfondie de quelques fonds représentatifs. En choisissant certains individus, le parcours de vie d'un colon suisse en Afrique est rendu possible, sur une longue période parfois. Cette méthode livre souvent une photographie fiable de l'attitude d'un émigré de sa jeunesse à sa mort. Pour le Congo, plusieurs émigrés suisses mettent en lumière toute la variété de l'émigration vers l'Afrique, inspirant de nombreuses publications⁶.

Un employé colonial exerce souvent une profession libérale en Suisse. Il est jeune, suit des études élémentaires, accomplit son service militaire, a déjà quitté le lieu de son apprentissage pour occuper une nouvelle place de travail. Dans la plupart des cas, le jeune émigrant est célibataire. Les raisons de son départ sont multiples : chagrin d'amour, faillite personnelle, soif d'aventures, fuite devant la justice pour des délits mineurs, besoin de recommencer une nouvelle vie. Les Archives africaines du Ministère des Affaires étrangères de Belgique à Bruxelles (AAB) révèlent que près de la moitié de l'effectif des employés suisses de l'administration congolaise d'avant la reprise par la Belgique en 1909 est engagée suite à un examen passé dans le bureau du Consul de Belgique à Neuchâtel, Jean Boillot-Robert. Son mode de recrutement est très efficace dans ce canton⁷.

6 Voir par exemple à ce sujet, sur Paul Moehr et sa vie congolaise, Patrick Minder : « *Les archives de Paul Moehr, un trésor oublié. Les sources exogènes accumulées par un petit employé colonial suisse* » dans Maria R. Turano (a cura di) : *Quaderni di Palaver* n° 1/101, *Le fonti narrative nelle scienze sociali relative all'Africa. Atti delle Giornate di Studio*. Lecce, 21-22 marzo 2005. Roma, Aracne editrice, 2006, pp. 161-168 et sur la vie congolaise de quelques Neuchâtelois, Patrick Minder : « *Une Afrique extraordinaire pour des Neuchâtelois ordinaires* » dans Philippe Henry et alii : *op. cit.*, pp. 155-181. Les articles de Valérie Siero : « *Les rêves fous du premier conservateur* » et de Julien Glauser : « *Le Musée < colonial > d'une Suisse sans Empire* » dans GHK : *Cent ans d'ethnographie sur la colline de Saint-Nicolas. 1904-2004*. Livre du centenaire du MEN (Musée d'ethnographie de Neuchâtel, Neuchâtel), Musée d'ethnographie, 2005, pp. 113-121 et pp. 126-137, reprennent partiellement ces travaux et les APM.

7 Personnage clé dans le recrutement de nombreux Suisses au Congo, Jean Boillot-Robert est à l'origine de plus de cent contrats sur les quelque deux cent cinquante ressortissants helvétiques enregistrés pour la période de 1880 à 1914. Ce système de recrutement revêt un caractère fort lucratif pour lui. Il publie également un livre intitulé *Léopold II et le Congo. Nos fils au continent noir*, Neuchâtel, éd. Attinger, 1904, 263 p., livre parrainé et financé en partie par le Roi des Belges. Sur ce personnage, voir Marie-Claire Berguer : *op. cit.*, p. 35 ; AFB E 2001 A, 1860 ; AAB dossier personnel n° 1046 et Patrick Minder : « *D'Helvétie en Congolie* »..., *op. cit.*, pp. 41-45.

Une autre caractéristique des séjours africains, c'est leur durée et le rythme de leur renouvellement. Tous les hommes qui se rendent dans les colonies accomplissent un *terme*, selon l'expression consacrée, d'au moins trois ans sur place⁸. Certains prolongent le contrat une seconde fois. La plupart rentrent ensuite au pays. Quelques très rares *anciens Africains* s'installent définitivement. Seules la maladie et la mort interrompent le contrat et nécessitent des rapatriements prématurés. La mortalité est encore très forte avant le premier conflit mondial.

Le voyageur ne se débarrasse jamais de son expérience africaine. Elle vit en lui. L'ancien employé colonial entretient la flamme de ses souvenirs en donnant des conférences. La correspondance avec d'anciens employés blancs en Afrique ou en Europe et des contacts avec d'autres Suisses *anciens Africains* se maintiennent avec une grande régularité. Entre eux, les coloniaux discutent, échangent et évoquent des souvenirs communs. La nostalgie d'un temps perdu et la subjectivité personnelle sélectionnent les meilleurs moments, alimentant ainsi une irrésistible envie d'Afrique. Il résulte de ce processus de cristallisation de la mémoire un tableau contrasté. Les mauvaises expériences prennent des allures d'épopées héroïques, les épisodes inhabituels deviennent des actes de bravoure exceptionnels. Le temps est figé autour d'un passé que l'on ravive uniquement par la répétition d'une mémoire qui se sclérose avec les années.

Pour l'historien, la quantité et, surtout, la rareté des documents ébauchent une piste sérieuse dans le fatras des réminiscences. Avec de la chance, la correspondance entre les administrateurs et la famille restée au pays donne des informations précieuses, parfois banales, qui racontent la vie quotidienne en Afrique et éclaircissent la connaissance de ces jeunes engagés. Les africanistes travaillent sur certaines de ces données, plus rarement sur des passages plus anodins.

Les itinéraires établis par les employés sont conservés comme des reliques de leurs explorations. Dans les archives les plus riches, les albums de souvenirs ainsi que les carnets et les journaux de bord sont des sources privilégiées. Rédigés au jour le jour ou par thèmes synthétisés au retour, ces livrets fournissent des renseignements autorisant la critique et la comparaison. Pour les colons qui se projettent déjà dans le rôle de conférenciers, la prise de notes insiste sur les pratiques sociales des Noirs, sur leurs techniques, leurs danses, leurs cultes, leurs rites, leurs chasses et leur artisanat. Sans aucun mandat ni obligation, certains revêtent volontairement la blouse du scientifique. Ils rédigent des notes de type ethnographique, calquant par imitation les descriptions

8 La durée du séjour sous les tropiques est fixée par la médecine coloniale. Voir Bouda Etemad : *La Possession du monde. Poids et mesures de la colonisation*. Bruxelles, éd. Complexe, 2000, p. 33.

qu'ils lisent dans des revues. Ils reproduisent parfois maladroitement les méthodes de récolte de données ethnographiques et géographiques, transmises lors de leur très – trop ? – brève formation au cours colonial, dispensé en métropole peu avant le départ. Pour les sujets sensibles, comme la sexualité ou la critique de la gestion politique et économique de la colonie, l'employé se censure lui-même ou cache ses véritables pensées sous le couvert d'un discours neutre et convenu.

Dans le domaine de l'iconographie, rares sont les dessins réalisés à main levée. Une fois que la photographie touche de larges couches sociales de la population européenne et que le progrès technologique autorise des temps de pose moins longs et des appareils très maniables de format réduit, il est aisé pour un employé colonial d'acquérir un appareil à bas coût, de le transporter dans ses bagages et de prendre lui-même des clichés. Ce qui échappe à l'observateur non averti, c'est que les images rassemblées dans l'album de souvenirs sont le plus souvent un subtil mélange de clichés de toute provenance : photographies commerciales, tirages développés sur place, photos prises par un tiers, cartes postales envoyées après le retour en Suisse. La chance sourit véritablement lorsque de tels clichés sont légendés et datés ce qui, somme toute, reste exceptionnel. En toute logique, les albums ne sont pas destinés à être transmis en dehors du cercle intime de la famille. Leur but est de fixer des scènes et des événements mémorables que le colon commente longuement pour son auditoire.

Sur la vie africaine, on n'apprend guère plus que ce que l'on connaît par l'intermédiaire de séries réalisées par des expéditions qui établissent une documentation bien plus systématique que les fonds accumulés par les modestes employés des colonies. Cependant, lorsque la photographie montre des activités très banales et relativement peu intéressantes pour les ethnologues et les anthropologues, elle livre des informations sur la vie quotidienne qui échappent même à l'attention du photographe : sieste, séance de gymnastique, apéritif partagé entre Blancs sont autant de souvenirs personnels absents des archives officielles et scientifiques.

Des prises de vue où les Africains ne posent pas, saisis *au naturel* dans leurs activités quotidiennes, sont d'autant plus intéressantes qu'elles sont rares. Plus classiquement, les poses de groupe répondent aux exigences des principes émis par les scientifiques, amateurs de classification des races et de sensationnel comme les pratiques corporelles exotiques que sont les peintures, les tatouages et les scarifications.

Enfin, des objets africains sont aujourd'hui dispersés dans différents musées et chez des particuliers. Dans le pire des cas, par désintérêt ou méconnaissance de la valeur de ce matériel, les souvenirs et autres bibelots sont éliminés par la famille après le décès du colon. Selon la coutume, les traditionnelles panoplies d'armes et de boucliers forment l'essentiel de la plupart des fonds.

Plus rarement des outils en fer, des fétiches et des objets du quotidien (peignes, coiffes, bols) complètent l'inventaire. Pour les collections les plus richement dotées, des masques et du mobilier sont renvoyés soigneusement emballés vers l'Europe.

L'historien considère ces sources parfois avec scepticisme, mais toujours avec circonspection. Cependant, il est nécessaire de corriger une dérive certaine dans le traitement de telles archives. Pour certains scientifiques, parce qu'elles sont produites exclusivement par des colons, elles ne peuvent servir à la construction objective de l'écriture de cette phase cruciale de l'histoire contemporaine. Penser ainsi, c'est faire fi trop rapidement de la bonne foi avec laquelle l'auteur de témoignages s'efforce de transmettre son vécu. A l'image de beaucoup d'autres de ces compatriotes, après avoir résumé son séjour congolais de six ans, Paul Moehr affirme à l'intention de son lectorat :

Et surtout, ne croyez pas que je me vante, que j'exagère, que je parle, comme ceux qui reviennent de loin. Nullement car en tous lieux, et en toutes circonstances, chaque jour j'ai rédigé mes observations, pris des notes ou des photographies et même des croquis.⁹

Reconsidérer ces sources, leur donner le poids qu'elles méritent sans en alléger ou en alourdir les effets devient un exercice périlleux certes, mais nécessaire. En ne faisant que peu de cas de la documentation accumulée par les émigrés suisses, on se coupe d'une source et d'un témoignage de première main. C'est un acte difficile à assumer pour un historien attentif à la reconstitution du contexte d'une époque. Dans la quête de la vérité au sujet des rapports qui régissent les relations entre Suisses et Africains, toutes les sources sont bonnes à prendre. C'est leur traitement et les questions auxquelles elles sont soumises qui permettent d'en apprécier la richesse, la justesse et la qualité. Enfin, pour qui veut reconstituer l'imaginaire colonial suisse, le témoin mérite d'être analysé au même titre que les témoignages écrits ou photographiques.

Les scientifiques

Par son exploration tardive, le continent africain suscite la curiosité des scientifiques de tous bords. Pour diverses raisons, les espaces naturels et les peuplades coupées du reste du monde, sans contact avec la civilisation, encouragent les explorations. En l'espèce, les Suisses ne sont pas en retard. Des chercheurs de haut rang, reconnus par la communauté scientifique internationale, se penchent également sur le monde africain aux mystères non déflorés, porteurs de belles

9 APM, carnet de voyage n° 2, sans date, p. 28.

découvertes. C'est une affaire d'hommes, exclusivement. Par la consultation des revues qui consacrent une grande partie de leurs volumes à l'Afrique, le lecteur d'aujourd'hui est surpris par la proximité des discours tenus par les scientifiques avec ceux des bulletins des congrégations religieuses et des brochures des milieux philanthropiques. Pourtant, la surprise n'a pas sa raison d'être. Ces associations sont sœurs par la teneur des propos qu'elles propagent et par l'origine commune de leurs fondateurs. Outre que ces derniers sont empreints de la mentalité occidentale et de ses particularités – ils ne peuvent en toute logique s'en extraire –, ce sont souvent des personnes actives dans les deux types de milieux associatifs. Il faut absolument insister sur la très forte intrication entre ces sociétés et leurs responsables. Les revues scientifiques suisses cautionnent les progrès de la colonisation européenne en Afrique et renforcent ainsi, par leur soutien formel et indéfectible à la noble cause, la puissance des stéréotypes à l'égard des populations indigènes.

Les membres des Sociétés de géographie suisses

Vu la superficie réduite du pays, les publications scientifiques helvétiques sont souvent en proie à de graves problèmes financiers. Les études ethnologiques ou anthropologiques, écloses au tournant du XX^e siècle, utilisent la tribune des organes d'autres branches scientifiques, comme les sciences naturelles, à l'assise plus ancienne et mieux reconnue. Les sociétés de géographie naissantes dans le dernier quart du XIX^e siècle deviennent alors le siège privilégié des récits des dernières découvertes et explorations. Les sociétés de géographie se passionnent pour les avancées exploratoires dont les échos sont reproduits mois après mois dans les colonnes de leurs revues. L'Afrique occupe donc la première place. La Société de géographie de Genève publie *Le Globe* depuis 1861 ; dans la même ville, Gustave Moynier publie dès 1879 le mensuel *L'Afrique explorée et civilisée* ; à Neuchâtel, sous l'égide de quelques instituteurs du canton¹⁰, paraît dès 1886 le *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie (BSNG)*, nouvellement constituée¹¹.

La position de l'équipe de rédaction du *Globe* face à la colonisation ne permet guère de douter de son action en sa faveur. Dans un mémoire intitulé *L'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale*, lu à la première réunion

10 *BSNG* vol. 1, 1885, p. 19.

11 La société de géographie de Genève est fondée en 1858, celle de Berne en 1873, celle de St-Gall, dénommée « Société de Géographie commerciale de la Suisse orientale », en 1878, celle de Hérिसau en 1878, celle d'Aarau en 1884 et, enfin, celle de Neuchâtel en 1885. *BSNG* vol. 2, 1886, Neuchâtel, 1887, p. 147.

du Comité suisse de l'Association Internationale Africaine (A.I.A.)¹² le 23 avril 1877, le vice-président Laharpe définit ainsi la politique coloniale :

Science, commerce, civilisation ! Tels sont les trois mots magiques dont le son [...] a trouvé en vous un écho qui se propagera encore à mesure que cette grande cause sera mieux connue. [...]

C'est un fait propre à nous surprendre que l'Afrique, région de l'ancien monde à notre portée immédiate [...] reste jusqu'à ce jour l'une des portions de notre globe dont la connaissance est la plus incomplète.

Ce n'est point la distance qui nous en ferme l'accès.

Ce n'est pas non plus l'insignifiance commerciale, car elle abonde en produits précieux, et il en est qu'elle seule peut fournir aux nations civilisées ; [...] pour l'homme de science comme pour l'homme d'affaires, elle est encore un mystère et une énigme.¹³

Très tôt après la fondation d'un organe faitier au niveau suisse, le Vorort des sociétés de géographie émet trois propositions, émanant de la société saint-galloise, dont les deux premières illustrent avec pertinence les intentions scientifiques des associations cantonales :

1° Le Vorort des Sociétés suisses de Géographie sera chargé de prendre les mesures nécessaires pour engager des explorateurs et des voyageurs éminents à donner des conférences sur leurs expéditions, dans les différentes villes de la Suisse, et de donner connaissance du résultat de ses démarches aux diverses sociétés faisant partie de l'Association.

2° Le Vorort sera autorisé à subventionner des expéditions et voyages d'exploration dans des régions offrant un intérêt scientifique et commercial ; à cet effet, les différentes Sociétés de Géographie de la Suisse contribueront selon leurs moyens, c'est-à-dire que le Vorort invitera toutes les sociétés à y prendre part. [...]¹⁴

La Société de géographie de Genève montre clairement son intérêt pour une vision coloniale, faite d'explorations et de conquêtes, reposant sur des idéaux

12 L'Association internationale est l'abréviation utilisée pour l'Association internationale pour la Civilisation de l'Afrique ou Association internationale africaine (A.I.A.), fondée par le Roi des Belges Léopold II. Ce mouvement abolitionniste favorisant les explorations en Afrique centrale sert de base pour la création de l'Etat indépendant du Congo (E.I.C.) au grand dam, souvent, des membres ayant adhéré au nom de leurs convictions philanthropiques. Voir à ce sujet René-Jules Cornet : *Création, administration et gouvernement de l'Association Internationale du Congo (A.I.C.) et de l'Etat Indépendant du Congo (E.I.C.)*. Bruxelles, extrait du *Bulletin des séances de l'Institut royal des Sciences coloniales belge*, t. XXV, fasc. 2, 1954, pp. 556-595. Sur les méthodes utilisées par Léopold II pour passer de l'Association Internationale pour la Civilisation de l'Afrique (A.I.A.) fondée en 1876 pour la dissoudre en 1879 à la création de l'A.I.C., voir Isidore Ndaywel è Nziem : *Histoire du Zaïre – De l'héritage ancien à l'âge contemporain*. Louvain-la-Neuve, éd. Duculot, 1997, pp. 271-279.

13 *Le Globe* journal géographique, organe de la Société de géographie de Genève pour ses mémoires et bulletin, tome 16, seconde série, tome III, Genève, Bâle, Lyon, H. Georg libraire-éditeur, 1875, pp. 35-36.

14 *Ibidem*, p. 149.

de philanthropie et de lutte anti-esclavagiste. Ainsi, ses membres souscrivent tacitement à la domination des nations civilisées sur des populations « *en général à moitié sauvages* ». Les statuts de la Société suisse africaine en rapport avec l'A.I.A. sont publiés en 1877¹⁵. Sur les quinze articles retenus, le douzième crée une discussion dont le rapport fait mention. La volonté d'une participation active de la Suisse dans le processus d'exploration africaine est une idée qui rencontre des adeptes. En l'occurrence, le délégué bernois Mulhaupt-de Steiger propose, soutenu par un seul membre, Mettler-Tobler, négociant à St-Gall,

qu'au lieu de verser intégralement la somme provenant des souscriptions recueillies en Suisse, entre les mains du Comité exécutif de l'Association internationale à Bruxelles, il en soit prélevé une partie, un cinquième ou un dixième, pour créer un fonds spécial suisse, destiné à être appliqué ou à contribuer à quelque œuvre qui pourrait être entreprise par la suite dans le même but, avec des éléments suisses, par des voyageurs suisses par exemple, et pour les intérêts plus spéciaux de la Suisse, pour son commerce.¹⁶

Cette proposition est rejetée pour trois raisons, selon les rapporteurs. Le comité ne désire pas agir autrement qu'en respectant les conditions imposées par l'A.I.A. La souscription ne valant déjà pas grand-chose perdrait tout son sens si on lui amputait encore une part. Enfin, on ne croit pas dans les chances de succès d'une entreprise exclusivement organisée par la Suisse¹⁷. L'importance accordée à la mission civilisatrice est capitale. Elle souligne la symbiose totale entre différents intérêts. Les objectifs commerciaux et civilisateurs que l'entreprise de colonisation souhaite mener à bien se mélangent aux idées de progrès et de recherche scientifiques.

La société de Genève n'est pas la seule à fonctionner de la sorte. L'exhaustivité des sources, à l'instar de la presse quotidienne, n'étant guère accessible à l'historien, le choix se porte, dans le cas présent, sur le *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, qui fait l'objet d'une étude serrée et systématique pour la période qui va de 1885, date de la première publication, à 1948. La revue devient l'organe qui reflète les activités annuelles de l'association des géographes. Par cette publication, la vision du monde africain par les esprits scientifiques est accessible. Cette revue contient des indications supplémentaires, entre autres, sur la perception colonialiste des rapports entre Européens et Africains.

Les intentions du premier comité de rédaction de la *BSNG* sont claires. Elles sont essentiellement économiques mais, à l'époque, elles relèvent principalement de la science géographique. Le président de la société, le Dr A.-L. Roulet¹⁸, directeur du Département de l'Instruction publique du canton de Neuchâtel,

15 *Le Globe*, 1877, pp. 249-251.

16 *Ibidem*, p. 251.

17 *Ibidem*, p. 252.

18 Sur Albert-Louis Roulet, voir *DHBS*, 5^e volume, 1930, p. 577.

insiste sur ce qu'il appelle la troisième direction, la plus importante à suivre à ses yeux :

Dans un pays industriel et commerçant comme le nôtre, il est étonnant que la géographie économique soit encore si peu vulgarisée. [...]

C'est par la routine et par voie de tâtonnement que les opérations commerciales sont trop souvent dirigées chez nous. Notre Société devra prendre à tâche d'étudier et de vulgariser ces faits, si utiles à nos commerçants ; elle devra se mettre en rapports intimes avec nos Sociétés commerciales et se créer des centres d'informations par l'intermédiaire des autres sociétés suisses poursuivant un but analogue au nôtre et de nos consulats à l'étranger, peut-être même en entretenant des rapports suivis avec les sociétés d'autres pays. [...]¹⁹

Le secrétaire, John Clerc, professeur de son état, signe un article dans lequel il reprend le même thème :

Ces dernières [c'est-à-dire les communications des membres correspondants] provenant de toutes les parties du monde peuvent à un moment donné exercer une réelle influence sur le développement des industries de la Suisse et de notre canton.²⁰

Léon Metchnikoff, célèbre professeur enseignant la géographie comparée à l'Académie de Neuchâtel et membre influent du Comité, affirme sa conviction profonde en l'importance du rôle économique de la colonisation pour la Suisse :

Ce que je viens de dire de l'émigration des hommes peut-être étendu aussi à l'«émigration des produits», à cette grande question des débouchés qui est le seul mobile avouable de la politique dite coloniale. Avant d'engager des capitaux énormes et des armées dans la conquête des marchés lointains, avant de provoquer l'extermination en masse des indigènes de toutes les couleurs par nos engins de guerre perfectionnés et par le contact de ce qu'il y a de plus brutal et de plus dépravé dans la lie de nos Sociétés soi-disant civilisées, – ne serait-il pas... je ne dirai pas plus humain mais plus économique de consulter la science géographique, quant à la direction de ce grand mouvement perpétuel de denrées et de marchandises qui s'effectue tous les jours entre les pays les plus éloignés ?²¹

A la lecture de ces extraits se dégagent trois constats fondamentaux. Le premier réside dans le lien étroit qui associe émigration, colonisation et économie. La situation au début du XX^e siècle inquiète les autorités qui cherchent à contrôler strictement les agences d'émigration, accusées de traquer les candidats aux colonies. La puissance d'une nation se mesure en partie dans sa force démographique et c'est dans cette croyance, posée comme une affirmation vérifiée, qu'il faut comprendre la prise de position des membres de la société de géographie de Neuchâtel. Le deuxième constat est l'importance de développer un commerce mondial pour garantir la prospérité de la Suisse. Les em-

19 *BSNG* vol. 1, 1885, p. 8.

20 *Ibidem*, p. 6.

21 *Ibidem*, p. 25.

prunts de formules chères aux meilleurs défenseurs des idées coloniales ne doivent pas être interprétées autrement ici. La Suisse peut et se doit de rêver d'expansion commerciale. Le possessif employé par Roulet – nos sociétés, nos commerçants, nos consulats – est significatif de l'intention de s'aligner sur les autres puissances européennes, même sans la possession de territoires outre-mer. Cette envie de ne pas prendre du retard sur l'ensemble de l'Europe dominante constitue précisément le troisième constat. Le maintien du pays dans le concert des nations occidentales, civilisées et développées est un point capital à défendre et à surveiller de près.

Les anthropologues et les ethnologues

La géographie est aussi envisagée sous l'angle anthropologique. Certains auteurs comme H.-C. Faure utilisent les conférences et les publications de leurs collègues qu'ils résument. Sous des nomenclatures qui appartiennent effectivement à la « science géographique », le discours dévie souvent et se focalise sur l'action civilisatrice. Les conclusions sont plus morales que scientifiques. Ainsi, par exemple, un article de 1885 contient des énoncés très nettement empreints de supériorité raciale :

En effet si, avec les moyens primitifs dont disposent les natifs, le sol a pu nourrir plus de 200.000.000 d'habitants, [...] que n'obtiendrait-on pas en appliquant à sa culture les procédés et les instruments perfectionnés des peuples civilisés ! [...]

Dans aucun continent, l'état primitif ne s'est conservé aussi longtemps qu'en Afrique ; ce n'est guère que le long des côtes qu'une civilisation supérieure a pu s'implanter. [...]

Les Makalakas fournissent d'excellent fer, quoique le travail de leurs instruments soit grossier. [...]

Impossible d'imaginer des instruments aratoires plus primitifs. [...]

[A propos d'une pioche à quatre dents] C'est le plus haut degré qu'ait atteint dans ce sens la faculté d'invention des Africains. [...]

Il semble que rien ne fût plus facile que de tracer des sillons avec une houe au lieu de bêches, ce qui eût été le premier pas vers la charrue, et cependant aucun nègre n'a pu inventer celle-ci. [...]

[A propos de houes indigènes] seul les Européens en ont introduit de nos jours de meilleures au nord et au sud de l'Afrique. [...]

Le même gaspillage se rencontre dans la manipulation du laitage chez les populations africaines d'un niveau inférieur. [...]

Une grande partie des récoltes se perd par négligence, ou est détruit par malveillance ou par les guerres, et aussi par de mauvais procédés de conservation. [...]

Parfois ils sont serrés [= les stocks de céréales] dans des granges bien construites, mais souvent incendiés par méchanceté. [...]²²

22 H.-C. Faure : « *Procédés de culture des indigènes africains* » citant l'étude du professeur H. Fritz de Zürich publiée dans la *Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie*, dans *BSNG*, vol. 1 1885, 1886, pp. 41-51.

Le mélange des genres scientifiques est patent : la géographie, encore embryonnaire est grandement tributaire des premières observations rapportées par les explorateurs du terrain. Au contraire de la cartographie qui se développe depuis les siècles passés, l'ethnographie, bien avant qu'elle ne devienne ethnologie, occupe une place prépondérante dans les rapports des géographes. Le dernier paragraphe du texte de Faure dévoile l'urgence de sauver un monde qui, selon les chercheurs et leur vision du monde, va disparaître :

Si les tentatives que l'on fait par les côtes orientales et occidentales d'ouvrir l'Afrique et y fonder des stations civilisatrices réussissent, l'industrie et le commerce du continent noir se développeront sans que la population indigène soit exterminée comme l'a été celle de l'Amérique.²³

La rhétorique de cet extrait est reproduite à l'identique dans la revue des défenseurs des indigènes et des ligues antiesclavagistes, résumant une conférence donnée par le D^r R. Hotz au Bernoullianum de Bâle en 1881 :

Enfin, il termine en montrant qu'il ne peut être question pour les blancs de conquérir ou de s'annexer des territoires, mais seulement de créer chez les nègres des besoins de civilisation, qui les poussent à travailler et à chercher, dans les établissements européens, les produits de l'industrie et du commerce des nations civilisées.²⁴

En résumé, les sociétés de géographie rencontrent toutes le même problème. Elles manquent de correspondants sur place ; elles ne proposent pas de cadre scientifique contraignant pour organiser la récolte des informations qu'elles cherchent à obtenir ; enfin, elles considèrent sans distinction ni discernement tous les discours sur l'Afrique comme des affirmations dignes de la plus grande confiance. A leur décharge, il faut insister sur la nature profondément eurocentrée de la documentation scientifique qu'elle soit suisse ou étrangère. Dès le départ, la nature du regard conditionne et déplace la compréhension du monde africain dans un registre foncièrement colonial. Le piège est tendu et les textes des années suivantes ne parviennent jamais à sortir de leurs ornières idéologiques. On ne s'étonne désormais plus de trouver systématiquement les mêmes noms dans les comités de sociétés de géographie, dans les mouvements de lutte antiesclavagiste et dans les associations religieuses.

23 *Ibidem*, p. 51.

24 D^r R. Hotz : « *Die Erscheinung Central-Afrika's* » dans *L'Afrique explorée et civilisée* n° 6 de décembre 1880, p. 128.

La prépondérance des missionnaires de la BSNG

Le bulletin de la *BSNG* ne reste pas longtemps confiné aux seuls éléments exploratoires et anthropologiques. Le deuxième volume affirme avec conviction l'importance de la religion pour une revue consacrée à l'origine à la géographie. Charles Knapp, professeur et archiviste-bibliothécaire de la société et futur premier conservateur du Musée d'ethnographie de Neuchâtel²⁵, affirme avec force l'importance d'associer les travaux des missionnaires de son canton à ceux des membres de la Société:

Le nombre de missionnaires neuchâtelois n'est pas très considérable, raison de plus pour ne pas les omettre dans cette revue. Ces messagers de l'Évangile ont certes le droit au respect de tout géographe. Ne représentent-ils pas notre civilisation dans ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé? Leurs paroles de paix et de bienveillance n'ont-elles pas fait davantage pour ouvrir des contrées fermées à nos idées et à notre influence que les procédés violents de certains explorateurs?²⁶

L'amalgame entre monde scientifique et monde religieux n'est pas innocent et il va influencer par la suite tout le discours ethnologique et anthropologique. Si l'on doit rechercher les endroits dans lesquels s'expriment les causes de l'influence d'un discours profondément orienté au sujet des Africains, c'est ici qu'on trouve une explication aussi claire que logique. De nombreuses contributions rédigées directement par les missionnaires ou des explorateurs dénués de solides bases scientifiques foisonnent dans les pages de la *BSNG*²⁷. Parfois les frontières déontologiques séparant science et fiction sont floues, voire abolies. Des articles établissent des résultats considérés comme scientifiques sur la base de matériels récoltés par les missionnaires, sans qu'aucune référence critique ne soit établie sur les conditions de récolte ni, pire encore, sur les objets eux-mêmes. Le cas le plus flagrant est celui de la note rédigée par le docteur Alexandre Schenk, intitulée «*Note sur dix crânes du Congo français. Tribu des Yeveng; Race des Fang*» et publiée en 1905²⁸. Ces crânes sont un

25 Sur Charles Knapp voir *DHBS*, 4^e volume, 1928, p. 373 et Anne Jeanneret-de Rougemont: *Knapp Charles* dans *DHS*: <<http://www.hls.DHS-dss.ch/textes/f/F46023.php>> (30.10.07); GHK: *Cent ans d'ethnographie sur la colline de Saint-Nicolas...*, *op. cit.*, pp. 39-44 et pp. 113-121.

26 *BSNG* vol. 2, 1886, p. 94.

27 La revue se fait le rapporteur des expéditions exploratoires en reprenant des passages parus dans *L'Afrique explorée et civilisée*, revue antiesclavagiste éditée à Genève, tout en reproduisant sans distance critique les remarques fournies par les explorateurs, principalement des soldats employés par les États coloniaux. Voir par exemple *BSNG* vol. 5, 1889-1890, pp. 153-198. Sur *L'Afrique explorée et civilisée*, voir Thomas David, Bouda Etemad, Janick Marina Schaufelbuehl: *op. cit.*, pp. 127-130.

28 *BSNG* vol. 16, 1905, pp. 296-303.

don du Révérend Père Trilles, missionnaire catholique de passage à Neuchâtel pour y donner des conférences, à Charles Knapp. Les résultats anthropomorphiques aboutissent à la création d'un tableau à double entrée, qui permet au savant de conclure sur les principes suivants :

Nos crânes étant incomplets et peu nombreux, nous ne pouvons tirer de notre étude des conclusions fermes. Nous nous bornerons à la constatation des faits suivants :

1° [...] La dolichocéphalie serait donc plus accentuée dans le sexe masculin que dans le sexe féminin. [...]

3° Les sutures crâniennes sont simples et la marche de l'oblitération s'est toujours faite suivant la *loi de Gratiolet* pour les races inférieures, c'est-à-dire d'avant en arrière [...]

Dans leur ensemble, ces crânes présentent des caractères marqués d'infériorité. D'autre part, autant qu'il est possible d'en juger [...] la capacité crânienne devrait être relativement petite et bien au-dessous de la moyenne.²⁹

A défaut d'être péremptoires, les conclusions de Schenk revêtent la robe de la science et s'harmonisent avec les théories raciologiques en vigueur, bien qu'aucune information précise sur l'origine de ces crânes ne puisse être établie. Écrivant sur des peuples et des régions d'Afrique de l'Ouest ou d'Afrique centrale, tous les correspondants réguliers du bulletin neuchâtelois pour le continent africain sont, sans exception, des missionnaires et résident uniquement dans le sud du continent³⁰. La généralisation échappe à tous et ne choque personne.

Dès lors, science, religion, philanthropie et morale participent du même esprit et s'unissent pour aboutir à un dessein commun : le salut de l'Afrique passe par la civilisation occidentale à laquelle tout Suisse est légitimement invité à apporter sa contribution. Ce vœu ne peut demeurer pieux. L'action individuelle devient le moyen privilégié pour continuer l'œuvre coloniale. Par la confusion des genres, cette fusion des mondes intellectuels – académiques et théologiques – et économiques, gagne en puissance et acquiert une force de persuasion jusqu'ici inégalée auprès du grand public. Les plus hautes sphères intellectuelles donnent un caractère apodictique à la propagation des idées coloniales en Suisse. « *La part des Suisses dans l'exploration et la civilisation de l'Afrique* », un texte non signé paru dans *L'Afrique explorée et civilisée* de 1883 résume cette situation :

Nous n'avons pas la prétention d'attribuer aux Suisses une part considérable dans l'œuvre africaine ; comparée à celle qui ont prise et qu'y prennent encore les Portugais, les Anglais, les Français, les Allemands, les Italiens et les Belges, la nôtre paraît même fort restreinte [...].

29 *Ibidem*, p. 302.

30 *Ibidem*, p. 289.

Cependant, le ciel étoilé ne nous présente pas seulement des astres de première grandeur, et, quelque modeste que soit notre place dans le champ de l'exploration et de la civilisation de l'Afrique, il est intéressant de voir combien un peuple petit comme le nôtre, sans colonies sur la côte d'Afrique, et sans subsides de la part des gouvernements ou de sociétés de géographie, a pu fournir de voyageurs et de missionnaires, pour concourir à la découverte de ce continent et au relèvement intellectuel et moral de ses habitants.³¹

Dans ce panégyrique, l'inventaire des expéditions scientifiques, des comptoirs commerciaux et des établissements missionnaires dresse, avec force détails et recours au pathos, l'apport des Suisses, dont bénéficient les collections des musées et les chercheurs restés au pays. L'« union sacrée » des milieux suisses propices au mouvement colonial est scellée :

Nos compatriotes ont donc fait réellement quelque chose. Mais ne nous bornons pas à en prendre acte ; voyons plutôt, dans ce qu'ils ont pu faire, un gage de ce qu'ils feront, maintenant que, sous l'impulsion donnée par les trois Sociétés suisses de géographie, le goût pour cette science se développe ; que, grâce aux conférences de MM. P. Berthoud, Th. Vernet, ou d'autres délégués des missions de Bâle et de Paris, le nombre de missionnaires augmente ; que les nouveaux débouchés commerciaux invitent nos négociants à joindre leurs efforts à ceux des autres nations d'Europe, et à porter aux indigènes d'Afrique les produits de notre industrie suisse. [...] ³²

Charles Knapp et l'impossible fédération des Sociétés de géographie

A ce constat s'ajoute une volonté affichée d'universalisme. Elle s'exprime suivant deux voies développées en parallèle. La première est de considérer l'Afrique comme un domaine de prédilection à faire partager à toutes les couches de la société. La religion est une manière de contribuer à l'aboutissement de ce vaste projet, mais elle ne suffit pas. Charles Knapp demande que « toutes nos bibliothèques scolaires soient enrichies de ces beaux et utiles ouvrages »³³. Le célèbre *Dans les ténèbres de l'Afrique* d'Henri Morton Stanley, publié en français en deux volumes de 1'000 pages en 1890 à Paris figure, par exemple, dans une recension. La deuxième voie cherche à fédérer tous les Suisses sous une bannière unique. En 1891, une lettre est envoyée dans les cantons de Vaud, de Fribourg et du Valais, régions qui ne disposent pas d'une société de géographie semblable à celle de Neuchâtel³⁴. La liste des membres en provenance de ces cantons est maigre. Pour Fribourg, par exemple, on compte au maximum

31 *L'Afrique explorée et civilisée*, n° 8, août 1883, pp. 215-216.

32 *Ibidem*, p. 228.

33 *BSNG* vol. 6, 1891, p. 352.

34 *Ibidem*, p. 12. L'appel est réitéré en page 455.

quatre abonnés³⁵ dans les premières années de parution. L'appel est répété en 1896-1897³⁶. L'arrivée de deux membres d'importance semble enfin augurer un rapide succès. Jean Bruhnes, français d'origine, ancien élève de Vidal de la Blache et professeur de géographie à l'Université de Fribourg depuis 1896, est accueilli comme nouveau membre en même temps que Victor Buchs, ingénieur et futur conseiller d'Etat fribourgeois dès 1919 en charge du Département des Travaux Publics³⁷. Ce dernier publie dans la *BSNG* entre 1898 et 1899 le récit de son voyage en Abyssinie.

L'arrivée du professeur Bruhnes, « *très proche des réseaux francophones où se construit l'ethnologie catholique* »³⁸, comme membre de la Société neuchâteloise de géographie ne passe pas inaperçue. En 1900, le bulletin le signale en « *adressant ici un pressant appel à nos excellents amis du canton de Fribourg, dont l'Université compte une chaire de géographie excellemment occupée* »³⁹. Cette mention souligne la reconnaissance implicite des rédacteurs de la revue avec une vision de la géographie dont les applications sont empreintes de profond colonialisme, comme le souligne justement Emmanuelle Sibeud :

Les faiblesses de la géographie humaine de Bruhnes sont compensées par ses résonances coloniales : à la réflexion méthodique des sociologues et des ethnographes, elle substitue en effet une vision binaire du monde qui justifie cyniquement la colonisation.

[...] La géographie humaine [selon Bruhnes] rebondit ainsi sur un argument fondamental de la colonisation : l'idée que les sociétés primitives sont incapables de mettre en valeur leur milieu naturel et qu'il faut en conséquence les dominer pour préserver les ressources dont elles seraient les dépositaires défailants.

35 *BSNG* vol. 9, 1897, p. 260. Les Fribourgeois suivants sont comptabilisés comme membres : D^r Louis Thürler à Estavayer comme nouveau membre, Apollinaire Deillon, gardien du Couvent des Capucins, depuis 1892-1893 (*BSNG* vol. 7, p. 660), Eugène Corminbœuf, instituteur à Menières (*BSNG* vol. 8, p. 389), et Alfred Dabre, instituteur à Môtiers, depuis 1895 (*BSNG* vol. 8, p. 390).

36 *BSNG* vol. 9, 1897, p. 262.

37 *BSNG* vol. 11, p. 306. Sur Victor Buchs, voir *DHBS*, 2^e volume, 1928, p. 330 et Michel Charrière : *Buchs Victor* dans *DHS* : <<http://hls-DHS-dss.ch/textes/f/F5860.php>> (30.10.07) ou 2^e volume. Hauterive, éd. Gilles Attinger, 2002, p. 692. Sur le récit de Victor Buchs, voir « *L'Abyssinie par un voyageur fribourgeois* » dans *La Liberté* n^o 223 du vendredi 25 septembre 1896, p. 3. Le commentaire de ce récit par l'auteur figure dans l'ouvrage commémoratif des 125 ans de la Société neuchâteloise de géographie, à paraître en 2011. Buchs publie encore un autre article intitulé « *De Port-Saïd à Aden* » dans *BSNG* vol. 12, 1901, pp. 58-83.

38 Emmanuelle Sibeud : *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France 1878-1930*. Paris, éd. de l'Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales, 2002, p. 246.

39 *BSNG* vol. 12, 1901, p. 356.

[...] Ainsi, la géographie humaine de Brunhes est doublement réactionnaire, sur le plan scientifique en proposant un retour au déterminisme, environnemental faute de pouvoir être encore racial, et sur le plan politique en prenant le contre-pied des engagements intellectuels.⁴⁰

Ce n'est pas dans les positions colonialistes de ce personnage, somme toute fort peu dérangeantes pour l'époque, qu'on trouve une explication à l'échec de l'adhésion massive de membres issus d'autres cantons. Une courte riposte à un appel daté du 11 novembre 1904 incite Charles Knapp à publier un nouveau texte, adressé aux lecteurs de *La Liberté*⁴¹. Il reprend en substance l'idée que l'union des sociétés de géographie fait la force. Une grande association regroupant les cantons de Fribourg, de Vaud et du Valais sous la houlette de Neuchâtel contribuerait à l'augmentation de publications aux contenus inédits et éviterait la dispersion des énergies et des ressources. Knapp insiste sur l'absence de « toute polémique, de toute discussion politique ou religieuse » et conclut en signalant la prochaine parution dont le contenu comprend un article du R. P. Trilles et les contributions de deux Fribourgeois⁴².

La réaction ne se fait pas attendre. Datée du 22 novembre 1904 mais publiée quatre jours plus tard, la lettre du Professeur M. Musy, président de la Société fribourgeoise des sciences naturelles, précise d'emblée que la géographie a sa place dans l'association qu'il préside et que les publications dans le domaine géographique existent à Fribourg depuis 1900⁴³. Musy insiste pour que ces informations soient publiées rappelant que Knapp ne les ignore pas, vu qu'elles lui ont été fournies auparavant. La guerre d'influence n'a donc pas lieu. Chacun chassant sur ses terres, l'association supracantonale voulue par le dynamique conservateur neuchâtelois reste définitivement dans les tiroirs. Le bulletin neuchâtelois continue de publier des articles dont l'Afrique demeure le thème de prédilection. En 1910, dans le vingtième volume, un bilan est dressé à l'occasion du 25^e anniversaire de la Société. Le rapport du président mentionne que « sur 117 travaux publiés, 44 sont consacrés à l'Afrique, 17 à la Suisse et 7 au canton de Neuchâtel »⁴⁴ non sans avoir rappelé précédemment que la « Société reçoit l'impulsion précieuse des missionnaires neuchâtelois ou romands établis

40 Emmanuelle Sibeud: *op. cit.*, pp. 247-248. Jean Bruhnes s'intéresse également de près au cinéma anthropologique et dirige un mouvement qui cherche à archiver la géographie de la planète, mouvement financé par Albert Kahn. Voir Marc Henri Piault: *Anthropologie et Cinéma. Passage à l'image, passage par l'image*. Paris, éd. Nathan, 2000, p. 21.

41 L'article est publié dans *La Liberté* n° 268 du mardi 22 novembre 1904, p. 3.

42 Il s'agit de Girardin et Gobet. Paul Girardin est professeur à l'Université et devient membre de la Société neuchâteloise de Géographie en 1907 (*BSNG* vol. 18, 1907, p. 228). Le D^r Louis Gobet est professeur de géographie au Collège St-Michel de Fribourg et est accueilli comme nouveau membre en 1905 (*BSNG* vol. 16, 1905, p. 378).

43 *La Liberté* n° 272 du samedi 26 novembre 1904, p. 3.

44 *BSNG* vol. 20, 1910, p. 512.

en Afrique »⁴⁵. Les publications de la Société neuchâteloise de géographie sont donc le produit quasi exclusif de membres de l'église protestante, au regard scientifique et à l'objectivité grandement discutables. Les bases et les références ethnologiques des articles de synthèse ou des recensions sont tout aussi suspectes puisqu'elles sont le plus souvent rédigées par des savants convaincus des bienfaits de la colonisation et par des auteurs engagés dans la lutte antiesclavagiste⁴⁶.

Les sociétés de géographie suisses ont des liens assez distendus et parfois des relations difficiles. Les années 1911 et 1912 font état de tensions entre elles. La Première Guerre mondiale ne change pas la situation puisqu'en 1916, le problème est à nouveau évoqué⁴⁷. Les publications ultérieures contiennent des articles qui rappellent constamment l'œuvre des missionnaires et les bienfaits de la colonisation.

La solidité et la pérennité de cette alliance, qui unit quelques membres influents des principaux milieux intellectuels suisses intéressés par l'Afrique, expliquent la faible résistance des sceptiques et des contradicteurs. Broyés par la puissance redoutable et la diffusion considérable des idées développées, les opposants au système colonial mènent une guerre perdue d'avance. Aussi noble soit-il, le combat mené pour l'accès à la dignité des indigènes n'implique pas forcément une revendication d'abolition du colonialisme. De l'abolition de l'esclavage à l'anticolonialisme, il n'y a, semble-t-il, qu'un pas, qu'aucun individu, qu'aucune association ou ligue ne se résigne pourtant à franchir⁴⁸. Les relations entre les différents scientifiques montrent que les milieux s'intéressant à l'Afrique et à la lutte antiesclavagiste sont très imbriqués : les sociétés, les ligues sont fondées par des individus qui œuvrent dans de nombreuses associations et signent leurs bulletins. Par exemple, le Genevois Gustave Moynier illustre parfaitement la très forte intrication entre ces diverses institutions. Cofondateur de la Croix-Rouge⁴⁹, président de la Société genevoise d'uti-

45 *Ibidem*, p. 508.

46 Cette position ne nourrit aucune contradiction avec une vision colonialiste du monde. Voir à ce propos Françoise Vergès : *Abolir l'esclavage : une utopie coloniale. Les ambiguïtés d'une politique humaine*. Paris, éd. Albin Michel, 2001, 232 p. Le débat sur les fondements constitutifs de l'humanitaire reste d'actualité. Pour une synthèse récente de la question, voir Rony Brauman : « *Mission civilisatrice, ingérence coloniale* » dans *Le Monde diplomatique* n° 618 de septembre 2005, p. 3.

47 *BSNG* vol. 21, 1912, p. 175 et *BSNG*, vol. 25, 1916, p. 151.

48 Sur les mouvements abolitionnistes en Suisse, voir le chapitre III « *L'antiesclavagisme en Suisse* » dans Thomas David, Bouda Etemad, Janick Maria Schaufelbuehl : *op. cit.*, pp. 107-153, plus particulièrement, pour la période concernée, les pp. 125-135.

49 Sur le rôle de Moynier auprès du CICR, voir Albert Wirz : « *Die humanitäre Schweiz im Spannungsfeld zwischen Philanthropie und Kolonialismus : Gustave Moynier, Afrika und das IKRK* » dans Thomas David (et alii, ss la dir. de) : *Suisse – Tiers-Monde : des réseaux d'expansion aux formes de domination*. *Op. cit.*, pp. 95-111.